

Le Samedi

VOL. I.—NO. 50

MONTREAL 24 MAI 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50



PERSONNE N'AURA PLUS DE PLAISIR QUE MINETTE AUJOURD'HUI, CE 24 MAI 1890.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. PODIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 24 MAI 1890.

CHASSE - SPLEEN

Ce qui est proné jusqu'aux nues est hautement recommandé.

C'est en mer qu'on trouve les pêcheurs les plus endurcis.

Il y a des sottises habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

Le cyclone est le plus enlevant des airs nationaux des Etats-Unis.

Deux à l'ombre est la température la plus favorable aux amoureux.

Si vous voulez maîtriser un incendie, ayez un bon fonds d'amortissement.

L'homme qui se croit brillant est rarement disposé à rester dans l'ombre.

Les mules ont les hypocrites en horreur, il vaut mieux leur parler en face.

C'est quand on les cite que les bottes ont un brillant avenir devant elles.

Quand le mari rentre trop plein à la maison, on doit s'attendre à une explosion.

Le mari de l'Albani doit être très fort en astronomie, puisqu'il suit une étoile.

L'épicier n'est pas un littérateur : cependant il confie une foule de choses au papier.

Ne pas acheter plus de votes qu'il n'en faut est le premier principe de l'économie politique.

Quand un mari arrive à la maison brisé, s'il a une bonne femme, elle le raccomodera sûrement.

Il n'est pas prouvé que le Seigneur reconnaisse une femme à l'église parcequ'elle a un beau chapeau.

Quand un journaliste mange son adversaire dans une polémique, il doit écrire sur du papier mâché.

La femme éprouve d'autant plus de plaisir à sortir à la pluie, que son imperméable est plus à la mode.

Il ne faut jamais aller chez des dentistes qui dissolvent leur association : ils tirent chacun de leur côté.

L'Armée du Salut est notre dernière ressource pour travailler à la conversion de la dette nationale.

Il y a peu de différence entre un poète et un avocat jovial ; l'un amuse la cour, l'autre fait la cour aux muses.

On donne généralement la préférence au latin pour les inscriptions de cimetières, parceque c'est une langue morte.

La question de l'entrée en franchise des peaux aux Etats-Unis a été depuis longtemps résolue par les moustiques.

Contrairement aux lois de la physique, les dettes augmentent de volumes au fur et à mesure qu'on les contracte.

Comme tout a été détruit par le déluge, moins ce que Noé a sauvé, il n'y a pas de doute que le mot *archives* vient d'*arche*.

"Pas de nouvelles, bonnes nouvelles !" est un proverbe qu'on mettra du temps à faire entrer dans la tête d'un journaliste.

Les voyageurs racontent qu'il y a dans le Gange des poissons amphibies grimant dans les arbres. Ils doivent appartenir à la famille des perches.

Les gens partent pour aller voir le fameux tableau maintenant exposé à Montréal, en disant qu'ils veulent savoir ce que c'est que *cette fumée* de *Angelus de Milo*.

Le proverbe anglais dit que l'oiseau matinal récolte plus de vers. Cela n'empêche pas que le chasseur qui se lève à 10 heures du matin, récolte ensuite l'oiseau.

Un enfant de 5 ans est mort des effets de la pipe avant hier sur la rue LaGauchetière, au moment même où expirait son grand père âgé de 96 ans. Voilà deux habitudes aussi fatales l'une que l'autre.

Encore une désolation. Un jeune poète félicitant sa cousine de ce qu'elle vient de s'*engager* à un politicien d'avenir a eu la douleur de lire dans le journal son premier vers comme suit : "Puisque vous êtes *enragée*."

Un tiers de la population se croit capable d'expliquer la loi mieux qu'un avocat ; la moitié pense s'y connaître en médecine plus qu'un docteur ; les deux tiers se font fort de prêcher mieux que leur curé ; et la totalité prétend pouvoir conduire un journal mieux qu'un éditeur.

REPARATION FACILE

Locataire.— Les fenêtres de votre maison ferment si mal, qu'à la moindre brise mes cheveux me volent autour de la tête. Il faut absolument que vous arrangiez cela.

Propriétaire.— Je n'en vois pas la nécessité ; il serait plus simple et plus hygiénique pour vous de vous faire couper les cheveux.

IL A SI BON CŒUR

—Ah ! ça, quand vas-tu te décider, il y a cinq ans que tu visites chez le colonel, et tu n'as pas encore demandé la main d'une de ses six filles !

—Impossible ! ça ferait le malheur des cinq autres, j'ai le cœur trop tendre !

SABRETACHE DE G.

PENSÉES CREUSES

J'écris les pensées qui suivent dans une mansarde sise au septième étage, tout près du ciel. C'est de la littérature au plus haut degré.

Je ne voudrais pas d'une femme courant l'*après-trentaine*.

Aujourd'hui, l'homme ne donne guère sa main qu'à la femme qui lui graisse la patte.

Bizarre ! C'est avec le fil de l'épée qu'on découpe les ennemis.

Il y a des gens qui savent mentir à propos. Ceux-là sont doués des facultés mentales.

La Seine a un bras qui se jette dans la Manche.

PETITE DEFINITION

Fusil : Un instrument que font partir les braves... et qui fait partir les poltrons.

L'autre jour, un journal a publié l'annonce suivante qui a occasionné plus d'un rire.

"Il a été perdu en chemin de fer un chien qui a les oreilles coupées et la queue longue depuis Saint-Lambert jusqu'à Saint-Césaire."

Un nouvel hôtel vient de s'ouvrir ; tout y est confortable à part les water closets un peu sombres et vaguement éclairés jour et nuit.

La recommandation que voici y est livrée, sur un petit écriteau, à la sagacité des voyageurs.

"Ouvrez le bec en entrant. Fermez-le un peu en sortant."

ENCORE LES BELLES-MÈRES

A l'asile.

Vous voyez ce pauvre garçon ; bien navrante est son histoire : Il était marié, sa belle-mère tombe du cinquième étage et se tue net. Cinq minutes après il était fou..... *de joie*.

Jean-Pierre, un esprit fort de village, interpelle l'autre jour son curé :

—Je ne crois pas aux miracles, lui dit-il, mais tout de même, je voudrais bien savoir ce que c'est.

—Eh bien !... retourne-toi ! Le paysan se retourne et le curé, après lui avoir envoyé un magistral coup de pied au bas du dos :

—L'as-tu senti, Jean-Pierre ?

—Oh ! oh ! que oui, que je l'ai senti... Eh ben !

—Eh bien ! mon garçon, si tu ne l'avais pas senti, ça serait un miracle !...

MISTIFICATEUR

Un mistificateur sonne à deux heures du matin, chez un pharmacien et lui demande..... pour un sou de camphre.

Le pharmacien lui reproche dans les termes les plus vifs, de le déranger, à pareille heure, pour si peu.

—Ah ! c'est comme ça, dit le gamin d'un air blessé, eh bien ! je n'en veux pas... j'aime mieux aller chez un autre.

Et il y alla...

G.

DES SENS

Voici l'ordre des sens tel que la nature paraît l'avoir établi pour les différents êtres :

Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire, le plus parfait ; le goût est le second, la vue est le troisième, l'ouïe le quatrième, et l'odorat le dernier.

Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et le toucher le dernier.

Dans l'oiseau, la vue est le premier, l'ouïe le second, le toucher le troisième, le goût et l'odorat les derniers.

LA CHASSE AUX MILLIONS

La première partie de la *Chasse aux Millions* étant finie, nous ne reprendrons la publication de ce feuilleton intéressant que dans le premier numéro de la seconde année du *Samedi*, savoir le 14 juin prochain. Ce retard nous est imposé par le nombre extraordinaire d'abonnements nouveaux qui commenceront avec notre nouvelle année. La seconde partie de ce roman, qui est encore plus mouvementée que la première, peut très bien se suivre sans la connaissance complète du commencement, qui n'est, pour ainsi dire, que le prologue.

MOTS D'ENFANTS

P'tit Louis.—Mémère, contez-moi une belle histoire !

Grandmaman.—Qu'est-ce que tu veux que je te conte, mon bijou ?

P'tit Louis.—Vous savez une belle histoire avec beaucoup de raisins, des nanans et un beau chien.

Mariette (5 ans), (la maman vient l'embrasser en toilette de bal, avant qu'on ne la couche).—Est-ce que tu vas aussi te coucher, mère chérie !

Maman.—Non, mon amour, je vais à l'Académie.

Mariette.—Dis, man, est-ce que c'est là que tu t'habilleras ?

Le maître.—Mes enfants, Dieu fit le monde en six jours...

Joe (interrompant).—Oui, mais il ne l'a pas fini ; il a laissé un tas de maisons inachevées, et des enfants qui faut qu'ils se grandissent eux-mêmes.

Bob.—Quoi que c'est qu'un zèbre ?

Tom.—Un zèbre, grosse bête, c'est un poney qu'a des caleçons barrés.

Mademoiselle Ève.—Je suis sûre, Almé, que tu es bien contente que papa t'ait acheté un si beau petit frère. Il est si joli que j'ai envie de l'emporter avec moi à la maison.

Almé.—Je ne veux pas, moi ; n'est-ce pas, maman ? Que ça aurait été donc de valeur si c'était mademoiselle Ève qui aurait eu le bébé au lieu de toi ?

Vieille dame.—Tu n'as pas honte, de traîner ton petit frère de la sorte ; tu pourrais le tuer !

Gamin.—M'tégai, j'en ai un autre à la maison.

Joe (qui vient de casser un verre, au grand dîner que son papa donne au ministre).—Faut pas me gronder avec vos yeux, man ; c'est un des verres que vous avez été chercher chez la voisine.

Maman.—Je viens de mettre sur la table les treize pommes que le marchand m'a données ; il n'y en a plus que douze ; qu'est-ce que tu as fait de l'autre ?

Narcisse (qui est le voleur).—Moi, j'y ai pas touché, elle doit être morte.

Maman.—Morte, qu'est-ce que tu veux dire ?

Narcisse.—Je ne sais pas moi ; c'est vous qui avez dit à papa, qu'il ne fallait pas inviter l'oncle Trèspoli, parceque quand on était treize à table, il y en avait un qui devait mourir. Elle est morte la pomme, c'est vous qui le dites, ce n'est pas moi.

Tante Annette.—Je ne voulais pas te taper si fort ; tu es trop gourmand aussi !

Willie (qui a volé des confitures).—Ça fait rien, tante ; si tu as tapé trop fort, je prendrai le surplus en confitures.

Jeune Spekenherb.—Vous trouvez mon chien laid, je l'ai pourtant acheté pour en faire de l'argent.

M. Beau.—Comment ça ?

Jeune Spekenherb.—J'ai pensé que vous me donneriez cinq sous pour l'attacher, chaque fois que vous viendrez voir ma sœur. Faites attention, il est très féroce !

Agent pour Hénaut.—Ton père n'a pas encore donné son ordre pour la saison ; est-ce que vous allez vous servir de glace artificielle, cette année ?

Le fils du pâtissier.—C'est possible ; papa a employé de la crème artificielle tout l'été dernier, et il a dit qu'il s'en trouvait bien.

Henri.—Maman je n'obtiens jamais le prix de bonne conduite.

Maman.—Essaie, mon enfant, tu arriveras.

Henri.—Je ne fais que cela, d'essayer ; je n'arriverai jamais.

Maman.—Tu as tort de parler ainsi ; avec la persévérance on arrive toujours.

Henri.—C'est inutile, j'ai essayé assez longtemps ; le maître ne veut pas. C'est de la bonne conduite perdue pour rien.

Architecte, (montrant les plans).—Voici la façade avec son balcon, communiquant à la serre ; à côté vous voyez la coupe montrant la disposition intérieure.

Fred, (10 ans).—M'sieu, montrez-moi où sont les hypothèques. Papa a dit qu'il voulait en mettre deux sur la maison ; je veux voir la place, moi, na !

P'tit Pierre, (à l'école devant l'inspecteur).—B - a - n - c... B - a - n - c.

L'inspecteur.—Voyons, mon petit ami. B-a-n-c, qu'est-ce que ça fait ?

P'tit Pierre.—J'sais pas.

L'inspecteur.—Tâche de te rappeler ; sur quoi es-tu assis ?

P'tit Pierre, (pleurant).—J'ose pas le dire ; maman m'a tapé dessus hier, parceque je l'ai dit.

Papa, (un futur avocat).—Paul, va me chercher mes pantouffles ; elles sont sous le lit.

Paul, (5 ans, revenant de la chambre à coucher).—Papa, c'est un gros mensonge.

Papa.—Comment, un mensonge ?

Paul.—Il n'y a pas de pantouffles sous le lit, papa.

Papa.—C'est possible, mon enfant ; mais ce n'est pas un mensonge, c'est une erreur.

(Deux jours après.)

Maman.—Paul, qu'est-ce que tu viens de manger ?

Paul.—Rien.

Maman.—Tu as mangé quelque chose ; tu as encore la bouche toute barbouillée ; c'est très vilain de faire un mensonge.

Paul.—C'est pas un mensonge, c'est une erreur.

ÇA PEUT FAIRE JONGLER

Boisec.—Tiens, ça se trouve bien que tu vienes me voir ; je suis là à jongler depuis cinq minutes sans savoir que faire ; le docteur m'a ordonné d'acheter une bouteille de brandy et je suis tout perplexe.

Visiteur.—Ça m'étonne de ta part.

Boisec.—Sûrement que je n'en ferai pas des compresses.

Visiteur.—Alors.

Boisec.—Ben, voilà ! le docteur a dit : "Une dose après midi," et comme il n'y a pas de prescription sur la bouteille, je me demande si une bouteille ça se prend en une ou deux doses.

LES HEURES SÉRIEUSES D'UN PE-
CHEUR A LA LIGNE

LÉVIS, 16 mai 1890.

Cher SAMEDI,

Je serais satisfait si vous aviez la bonté de publier ceci :

L'avare est comme le riz, il ne devient bon à quelque chose que lorsqu'il crève.

* *

Le juge au témoin.—Voulez-vous jurer ?

Le témoin.—Je ne sais pas jurer, Votre Honneur ; mais j'ai mon fils qui s'en acquitte à merveille ; je vais le chercher.

* *

Entre deux voleurs.

—Prend-tu du café ?

—J'aime mieux la cuiller.

* *

Un petit garçon caresse un perroquet, quand un monsieur lui dit :

—Prends garde qu'il ne te morde !

—Mais il ne vous mord pas, vous.

—C'est qu'il me connaît.

—Eh bien ! dites-lui que je m'appelle Paul.

* *

—Papa, disait un enfant, qu'est-ce que c'est que ça, des blagues ?

—Des blagues, mon fils, c'est quand ta mère me dit qu'elle m'aime et qu'elle laisse mes chemises sans boutons.

* *

Quelles sont les lettres que vous prononcez le plus souvent en été, quand vous parlez de votre femme ? L. H. O.

* *

Pourquoi les femmes n'aiment-elles pas le système métrique ? C'est parce qu'elles ne veulent pas entendre parler de stères (se taire).

* *

En police correctionnelle.

Prévenu ! vous aviez des moyens d'existence, qu'en avez-vous fait ?

—C'te bêtise, j'ai existé avec.

* *

Dépêche télégraphique.—Pauvre ami, ta femme est morte ; pars ce soir même par le train de plaisir de huit heures.

* *

Pourquoi les cordonniers craignent-ils de perdre la respiration ? C'est parce qu'ils ne peuvent travailler sans alène (sans haleine).

* *

Quelle différence y a-t-il entre du beurre frais de première qualité et du beurre ranci ?

C'est que l'un est du fort bon beurre et l'autre du bon beurre fort.

* *

La reine Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI, demandait à un homme qu'elle voyait pour la première fois, s'il croyait, comme on le disait, que la princesse de Lamballe fût la plus belle princesse du monde ? Il lui répondit : Madame, je le croyais jusqu'à ce matin.

E. S. C.

MANQUE D'INSTRUCTION

Sylvestre, hésitant et tremblant.—Puis-je espérer que vous pourrez apprendre à m'aimer ?

Lucie.—Oui, dit-elle en rougissant ; mais c'est ce pauvre père qui met du temps à apprendre quelque chose. Ce que ça va être long pour lui faire entrer cela dans la tête !

REBUS

L U
O

Solution du dernier rébus :

" RIEN N'EST PLUS PESANT QU'UN SECRET."

NOS CHERIS

UNE LEÇON DE CHIMIE PRATIQUE
XLVII



I

II

III

IV

V

VI

VII

Maman à qui le Dr a commandé de prendre une purgation de seidlitz, a préparé les deux poudres, qui n'ont qu'à être mêlées.

La belle découverte que Tommie vient de faire !

Faut bien y goûter.

—C'est délicieux...

—J'en prends encore.

—Ouf!!! Ou!!!
Oii!!! O!!!e...

Ce qui reste de Tommie.



XLVIII

Une bonne spéculation.

Le frère d'Odile.—Aimes-tu ma sœur, monsieur ?

Un visiteur habituel de la maison.—Allons, Willie, tu me poses une grosse question. A quoi veux-tu en venir ?

Le frère.—C'est que ma sœur Odile disait qu'elle donnerait une piastre pour savoir si tu l'aimes, et je voudrais bien que tu me la fasses gagner, à moi.



XLIX

(Quand on est reçu homme.)

La mère.—Magloire ! Allons, où va-tu ?

Magloire.—Je m'en vas voir la partie de cricket. Mais si je n'entre pas à l'heure, ne sois pas inquiète ; je suis armé.

QUELQUES FAITS INTERES
SANTS

Il y a 2750 langages.
L'Amérique a été découverte en 1492.

Un mille carré contient 640 acres.
On a commencé à faire usages des enveloppes en 1839.

Les télescopes ont été inventés en 1500.

Un baril de riz pèse 600 livres.
Un baril de farine pèse 196 livres.

Un baril de lard pèse 200 livres.
Une tinette de beurre pèse 56 livres.

La première plume d'acier a été faite en 1830.

Une main (mesure de cheval) est de quatre pouces.

Un empan est de dix pouces et sept-huitième.

On a commencé la fabrication des montres en 1476.

Une tempête fait trente-six milles à l'heure.

La première allumette chimique a été faite en 1829.

L'or a été découvert en Californie en 1848.

Le premier tramway a été construit en 1826-7.

La moyenne de la vie est de trente-un ans.

On a commencé à faire usage des carrosses en Angleterre en 1569.

Les aiguilles modernes ont été en usage pour la première fois en 1545.

C'est en 1826 qu'on a commencé à faire usage de l'huile de pétrole pour l'éclairage.

Le premier journal a été publié en Angleterre en 1588.

La première annonce de journal a paru en 1652.

Jusqu'en 1776 le coton n'était filé qu'avec des rouets ordinaires.

Les fenêtres en verre ont été introduites en Angleterre au huitième siècle.

Mesurez 209 pieds de chaque côté et vous aurez un acre carré moins un pouce.

La première machine à coudre complétée a été brevetée par Elias Howe, fils, en 1846.

Le premier engin à vapeur a été amené ici d'Angleterre en 1753.

On a commencé à faire usage des couteaux en Angleterre et des voitures à roues en France en 1559.



L

Gamin, à un jeune dule.—Combien me donnez-vous, si je vous prête mes échasses pour une demi-heure ?



LI

(Les futures classes dirigeantes.)

Madame.—Ah ! c'est dégoûtant ! Pourquoi es-tu si paresseux ?

Reginald.—Paresseux ? Non ! Mais tu ne sais donc pas que nous n'avons plus le temps d'apprendre ; les affaires vont trop vite.

NOS CHÉRIS

NOS CHÉRIS



LII

IL L'EST, LE FUT OU LE SERA

Le sort heureux de nos grands pères, de nos pères et de nos petits fils, sans nous compter.

LE POINT FAIBLE

Geolier.—De quoi étiez-vous accusé ?
Cheval de retour.—Peuh ! D'avoir volé une montre. Neuf témoins ont prouvé que je n'étais pas à Montréal le soir du vol et onze autres ont établi mon bon caractère. J'ai pourtant attrapé quatre ans.
Geolier.—Vous m'étonnez, vous auriez dû être acquitté.
Cheval de retour.—Malheureusement, il y avait un point faible dans ma défense.
Geolier.—C'était... ?
Cheval de retour.—On avait trouvé la montre dans ma poche.

UNE BONNE PRÉCAUTION



M. Rabougris (qui veut se faire marier par le ministre protestant).—Non, non, non, pas besoin de lumière.
Le ministre.—Mais il fait trop noir !
M. Rabougris.—C'est bien comme cela. Chaque fois qu'elle me voit en bonne lumière, elle change d'idée.

PAS D'ORDRES REÇUS A DISTANCE

Conducteur.—Eh ! là-bas ! ne vous gênez pas. Est-ce que vous comptez griller cette boullarde là dans les chars ? Voyons enlevez cela.
Passager.—Pourquoi ?
Conducteur.—C'est contre les règlements.
Passager.—Les règlements, qu'est-ce qui les fait ?
Conducteur.—La Compagnie.
Passager.—La compagnie, où est-elle, votre compagnie ?
Conducteur.—Au bureau, sur la rue Craig.
Passager.—Rue Craig, et nous sommes au Mile-End. Dis-donc,

mon petit porte-tirelire, est-ce que tu crois que je vais recevoir des ordres d'un monsieur qui est à deux milles d'ici ? Tu peux retourner tranquillement t'en aller sonner tes bêtes ; et ne t'occupes pas de moi ; je te remercie, j'ai du feu.

PRÉDISPOSITIONS AU DOCTORAT

Le Père.—Voyons, M. Vandresimes, êtes-vous content de mon fils ?
Professeur.—Oui ! il fait assez de progrès ; mais l'écriture c'est son déneil ; impossible de le faire grifflonner même passablement.
Le père.—Ça ne nuira en rien à son avenir ; je veux en faire un docteur.
Professeur.—Un docteur ! à la bonne heure ; il écrit déjà comme un bon médecin.

MAL TOMBE

Vieux passager philanthrope.—Excusez-moi, madame, mais vous avez l'air si triste dans vos vêtements de veuve, que je ne puis m'empêcher de vous plaindre. Y a-t-il longtemps que vous avez perdu votre mari ?
Madame Pascomode (sèchement).—Non.
Vieux passager.—J'espère que ces derniers jours ont été sans souffrances, et qu'il est mort dans le sein du Seigneur ?
Madame Pascomode.—Je ne pense pas, ça ne le gênait pas les bons sentiments.
Vieux passager.—Votre perte est bien cruelle.
Madame Pascomode.—Quelle perte ?
Vieux passager.—Je pensais... je croyais... votre mari enfin.
Madame Pascomode.—Faillait donc le dire. Ce n'est pas lui que je regrette, le brutal ; nous plaidions en séparation. C'était un être profondément indélicat qui s'est laissé mourir le lendemain du jour où je venais de donner \$50 à mon avocat. C'est une indignité ; si vous l'aimez tant que cela, vous pourriez bien me les rendre.
 Le vieux monsieur a rentré sa sympathie.

IL A FAIT TAIRE LES CRITIQUES

Premier acteur.—Tu t'es fait joliment éreinter ce matin, dans l'Art du Sport.
Deuxième acteur.—Bah ! j'en ai vu bien d'autres. Le reporter a été un peu sévère, mais je vais y mettre bon ordre, et lui fermer le bec pour toujours.
Premier acteur.—Ma conscience ! ne t'emportes pas comme cela ! tu ne vas pas le tuer au moins !
Deuxième acteur.—As pas peur, ce n'est pas mon mode de fermeture. Je vais lui payer un bon dîner ; il n'y a rien comme cela, mon cher, pour empêcher les critiques d'art de parler.



LIII

Robert.—Dis-moi, Claude, j'ai besoin d'un conseil.
Claude.—J'en ai des masses, de conseils.
Robert.—Crois-tu que la mode des chapeaux durs va durer assez longtemps pour que je doive faire teindre mon derby ?

DETOURNEMENT DE CONVERSATION

M. Bouley (d'un ton casseur).—Vous ne semblez pas vous rappeler, monsieur, que vous m'avez fourré votre parapluie dans l'oreille, hier soir. Scrongnieugnieu !!!
M. Petithomme (la bonhomie même).—Tiens, tiens, tiens ! C'est l'a que je l'ai perdu ! Je l'avais oublié ; enchanté que vous me l'ayiez rappelé... je suis si distrait... ! Seriez-vous assez bon de me le rendre ?

L'art de se débarasser d'un gneur



Charles Foulé.—Je ne comprends pas bien. J'étais à veiller chez mademoiselle de Lasize-raie quand monsieur Brutalot a parié avec elle que je pourrais marcher jusqu'au Grand Séminaire de Montréal et revenir en moins de quarante minutes. Elle accepte le pari. Naturellement, je pars, fais de mon mieux et reviens en 52 minutes et plus personne dans le salon ! Est-il arrivé un malheur ?

GENIE INDUSTRIEL



Brindamour a décidé d'avoir un lunch à bon marché. — Voyez donc dans la rue ! On dirait de la grêle.

Pendant ce temps-là le free lunch a été transféré sur le dos du chien. — Vas-t'en, sale bête.

FABLE-EXPRESS

Moins l'on parle, plus on est sage,
Dit quelque part un vieil adage.
Or mon voisin, pour de bon, l'est ;
Il ne dit mot... il est muet !

EDOUARD MIRAT,
Cordonnier.

DANS NOTRE SICLE DE VAPEUR

Edouard.—Je vous aime !

Elle.—Merci ! Moi aussi !

Edouard.—Enchanté que vous soyez de mon avis. Bonsoir.

QU'EST-CE QUE PARLER VEUT DIRE

Lui, (après 3 mois de mariage).—Encore un steak froid, ma chère ! Qu'est-ce que tu dirais, si je me fâchais un tant soit peu ?

Elle.—Je te le remettrais chaud, mon ami.

APPARENCES TROMPEUSES

Petite fille à un tramp.—Vous me paraissez boire rudement.

Le tramp.—Rudement ! C'est ce qui vous trompe ; je suis le buveur le plus facile du pays. Ça rentre comme de l'huile.

QUAND ON NAGE BIEN

Charles Dubonbout.—Tiens ! Voilà un siècle que je ne t'ai vu. Nages-tu toujours dans la prospérité ?

Alfred de Ladèche.—Sans doute ; mais, pour faire un changement, je nage sur le dos de ce temps-ci.

UN HEROS

M. Pleindefeu.—Enfin ! on sait reconnaître le courage ; on vient de décerner une médaille au capitaine Charles.

M. Roublard.—Qu'est-ce qu'il a fait de si beau, ce capitaine ?

M. Pleindefeu.—Il a sauvé la vie à cinq personnes.

M. Roublard.—La belle affaire ; moi, j'ai sauvé des centaines d'existences, et on ne m'a jamais récompensé.

M. Pleindefeu.—Vous ! quand ? Comment ?

M. Roublard.—J'ai été reçu médecin, et je n'ai jamais pratiqué. Oh ! l'injustice des hommes !

REMÈDE IN-EXTRÉMIS

M. X...—Docteur, sauvez-le ; sa carrière n'est pas finie, le pays a encore besoin de lui. Tout espoir est-il perdu ?

Docteur.—Une seule chose peut le ranimer ; faites composer sa biographie de manière qu'il lise l'épreuve dans un journal.

PAS PARTICULIER

Zélie, (voulant amuser un vieil oncle riche).—Vous savez, mon oncle, si ça vous fait plaisir, nous vous mènerons ce soir au Royal.

Oncle, (frais débarqué du nord-ouest).—Tu sais, p'tite, faut pas vous badrer pour moi. Je ne suis pas particulier ; j'irai aussi bien là qu'ailleurs, pourvu qu'il y ait de beaux chiens.

TROP ARTISTE

Madame Prudhom.—Aristide, il faut absolument renvoyer le maître de piano.

Monsieur Prudhom.—Pourquoi cela ? Tu disais, bobonne, qu'il donnait d'excellentes leçons.

Madame Prudhom.—Possiblo ; mais j'ai entendu nos filles dire qu'il avait une touche délicieuse. C'est dangereux !

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

(2 heures du matin. Les deux amis se font la conduite.)

Arthur Pompette.—Tiens, r'garde donc, Zidor, m'trompes pas p'têtre ; z'un voleur qu'entre chez toi par la fenêtre.

Zidor Pompette.—Bonne affaire..., t'ends un peu..., tu vas voir. Mame Pompeur va croire que c'est moi qui rentre..., ce qu'elle va l'assommer, je t'dis qu'ça.

SYMPATHIES RECIPROQUES

Raymond.—As-tu jamais revu ce cockney anglais qui nous avait accompagné de Paris à Montréal ?

Etienne.—Oui, à Ottawa, la semaine dernière. Après tous les services que nous lui avons rendus, il m'a à peine reconnu, se contentant de m'adresser la moitié d'un sourire inoccupé qu'il avait commencé pour le premier ministre parti trop vite.

EXTREME VENALITE

Gorges (dans sa lune de miel).—Mon cher, quel trésor que ma femme ! Ecoute cette voix argentine, et avec cela un cœur d'or.

Jules.—Mais c'est une Californie ! Et toi qui m'avais toujours promis de ne pas faire un mariage d'argent !

A QUOI SERVENT LES STÉNOGRAPHES

Dix heures du soir. Monsieur va se coucher.

Madame (au lit).—Tu te couches, mais tes amis ne sont pas partis.

Monsieur.—Non, ils sont encore au salon. La servante les fera sortir dans une heure ou deux.

Madame.—En voilà une drôle d'idée ! Qu'est-ce que ces gens-là ? Je ne les connais pas.

Monsieur.—Ce sont des sténographes. Je vais te dire, bichette ; je ne veux pas perdre un mot de ce que tu dis, le soir après coucher. Alors j'ai eu l'idée de demander à ces messieurs de prendre mot pour mot ce que tu vas me débiter, afin de pouvoir le lire le matin. Tout est prêt.

Les sténographes furent poliment jetés sur le trottoir, et ce soir-là, la conférence dura jusqu'au petit jour.

THEATRE-ROYAL

Cette semaine le Théâtre-Royal nous a gratifiés d'une troupe de variétés fort amusante. "The Night Owls" a su intéresser, amuser, disons charmer son auditoire. Il y a de tout dans cette troupe. Si vous voulez entendre du chant magnifique, vous avez Miss Adams et les deux sœurs Laporte, qui ont des voix à ravir. Voulez-vous rire, à gorge déployée ? Il y a de la comédie burlesque et du chant nègre. Voulez-vous de l'extraordinaire, ce que vous n'avez jamais vu, M. Delhouer s'en chargera. C'est un homme costumé en crapaud. Il fait des tours de force merveilleux. Lui seul vaut qu'on aille au Royal. C'est une chose qu'on n'a jamais vu à Montréal.

Il y a des danses étonnantes exécutées par des jeunes filles excessivement gracieuses. Enfin, nous croyons que cette troupe a épuisé le répertoire de tout ce qu'il y a de gai, d'amusant et de plaisant. Impossible de ne pas rire et de ne pas s'amuser. Aussi, la salle du Théâtre est remplie tous les soirs. On jouera la même chose jusqu'à samedi soir.

La semaine prochaine on jouera une très jolie comédie au Royal : "The Broom Maker." Cette compagnie a eu grand succès aux Etats-Unis dans les meilleurs théâtres.

ALTUIS TENDIMUS



Lui.—Ainsi, vous m'enlevez tout espoir !

Elle.—Que voulez-vous ? Quand une femme veut jeter les yeux sur son mari, elle aime à regarder en haut.

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE



Photographe amateur, (en amour avec la nièce de la dame).—Maintenant, soyez sérieuse, je vous prends.

Le vieille tante de la Quarantaine.—Vous me prenez! Moi qui avais fait vœu de célibat! Il n'y avait que vous pour me faire une telle violence! Mais, pas avant quinze jours, n'est-ce pas?

LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite.)

AUPRÈS DE, AU PRIX DE.—Ces deux locutions ont ceci de commun qu'elles servent l'une et l'autre à faire une comparaison, et ceci de particulier que au prix de paraît devoir être préféré lorsqu'on compare les objets est attaché au prix réel ou métaphorique.—Le cuivre est vil au prix de l'or.—La richesse n'est rien au prix de la vertu. L'on doit, au contraire, préférer auprès de, lorsque, pour comparer deux objets, on les place à côté l'un de l'autre, au propre ou au figuré.—Celle femme si brune est blanche auprès d'une négresse.—La terre n'est qu'un point auprès du reste de l'univers.

BATAILLE, COMBAT, ESCARMOUCHE.—Bataille, engagement général entre deux armées.—Combat, engagement partiel entre des corps d'armée.—Escarmouche, petit engagement sur les flancs de l'armée ou entre des détachements isolés.

BEAUCOUP, DE BEAUCOUP.—Il s'en faut beaucoup indique une grande différence. Il s'en faut de beaucoup marque une différence de nombre, de quantité.—Il s'en faut de beaucoup que mon compte y soit.—Il s'en faut beaucoup que vous soyez si malade que moi.

BÉNI, BÉNIT.—Béni, qui a reçu une bénédiction.—Celle maison est bénie.—Béni, qui est consacré à Dieu.—Eau bénite, pain béni.

ALMANACH, CALENDRIER.—Le calendrier ne contient que la simple indication du mois, des jours de fête; l'almanach, en plus de ces indications, contient des observations astronomiques.

AVEUGLEMENT, AVEUGLÈMENT, CÉCITÉ.—Le premier marque le trouble, l'obscurcissement de la raison.—Son aveuglement ne se dissipera que lorsqu'il sera perdu.—Le second signifie, de confiance, sans examen.—Je vous suivrai aveuglément, fût-ce même au bout du monde.—Cécité se dit de l'état d'un aveugle.

CÉNOBITE, ANACHORÈTE.—Le premier est un religieux vivant en communauté.—Le second se dit d'un ermite, d'un solitaire.

COUVENT, MONASTÈRE.—Couvent, maison religieuse non cloîtrée.—Monastère, couvent cloîtré.—Le couvent des Pères dominicains.—Le monastère des Dames de la Visitation.

CHOROGRAPHIE, CHORÉGRAPHIE.—Le premier se dit de la description d'un pays, d'une province, d'une région.—Le second est l'art de noter les pas, les mouvements, les figures d'une danse.

CONJONCTURE, CONJECTURE.—Conjoncture, circonstance, occasion.—Conjecture, supposition.

CONSOMMÉ, CONSUMÉ.—Consumé, dévoré par le feu.—Consumé, employé, usé.—Le bois se consume au feu et l'on en consomme telle ou telle quantité par an.

COULEUR, COLORIS.—La couleur est la teinte particulière à chaque objet.—Le coloris résulte de la qualité et de la force de la couleur.

DÉBITEUR, CRÉANCIER.—Le premier est celui qui doit; le second est celui à qui il est dû. On appelle, en terme de commerce, créancier, inscrire celui auquel on doit; débiter, inscrire celui qui doit.

FUNÈBRE.—Triste, sombre.—FUNÉRAIRE, qui a rapport à la mort, aux funérailles.

GASTRITE, et non gastrique, désigne une maladie d'estomac très-commune.

MEMBRÉ, MEMBRU.—Le premier ne se dit que précédé du mot bien, le second exprime des membres gros et forts.—Cet enfant est bien membré, il est bien proportionné.—Cet homme est membru.

OISELEUR, OISELIER.—L'oiselier vend, élève des oiseaux; l'oiseleur les prend.

IMPERMÉABLE, IMPÉNÉTRABLE.—Un corps est imperméable lorsqu'il ne laisse pénétrer au travers de ses pores aucun liquide; il est impénétrable si la place qu'il occupe ne peut contenir un autre corps sans que celui-ci se déplace.—L'opposé de ces deux mots, avec la même différence entre eux, est perméable et pénétrable.

STATISTIQUE, STATIQUE.—On appelle statistique une partie de l'économie politique qui considère un Etat, une contrée sous ses rapports agricoles, industriels, commerciaux, etc..., qui en fait connaître en détail et au juste la situation, la population.—La statique est une partie de la mécanique qui a pour objet l'équilibre des corps solides.

FINIR, DISCONTINUER, CESSER.—Finir, c'est achever une chose commencée; la discontinuer, c'est la suspendre pour la reprendre ensuite; la cesser, c'est l'abandonner sans qu'elle soit achevée.

GAUDRONNER, GOUDRONNER, GODRONNER.—Ces trois mots, que beaucoup de personnes confondent, sont tous les trois français, mais avec un sens entièrement distinct.—Gaudronner est un terme d'atelier qui signifie tourner des têtes d'épingles avec un rouet.—Godronner s'applique à l'action de mouler l'or, l'argent, et se dit par extension des plis que l'on fait à une pièce de linge pour imiter ces moulures.—Godronnez, je vous prie, cette serviette, avant de la poser au milieu de la table.—Enfin goudronner, qui est le seul de ces mots qui s'emploie usuellement, s'applique à l'action de recouvrir de goudron, afin de les rendre imperméables, les objets destinés à la marine, aux bâtiments, à l'emballage, etc.—Toile, papier, goudronné.

OMBREUX, OMBRAGEUX.—Ombreux se dit de toutes choses qui donnent ou reçoivent de l'ombre.—Allée ombreuse.—Ombreux s'emploie au figuré en parlant des personnes à qui tout fait ombre, c'est-à-dire qui ont peur de tout, qui se méfient de tout le monde.—Caractère ombreux, cheval ombreux.

HABILITÉ, HABILITÉ.—Habilité signifie talent, savoir, science.—Cet homme jouit d'une réputation d'habilité qu'il mérite.—Habilité (qui ne s'emploie guère qu'en terme de jurisprudence) signifie, aptitude, qualités requises.—Son habilité à plaider.

GRAND, GRANDIOSE, GRANDESSE.—Ce dernier ne se dit qu'en parlant de la qualité d'un grand d'Espagne.—Grand indique des dimensions étendues; un grand appartement, une grande ville.—Grandiose s'applique à ce qui frappe l'imagination par un double caractère de grandeur et de noblesse.—L'aspect grandiose des pyramides.

GROS, ÉPAIS, MASSIF.—Un objet est gros par la dimension de sa circonférence; il est épais

par l'une de ses dimensions; enfin il est massif lorsqu'il est épais et pesant.—Un gros arbre.—Un carton épais.—Une poutre massive.—On dit d'un métal ou d'un bois qu'ils sont massifs lorsque leur bloc est formé d'une seule pièce.—Un fauteuil en acajou massif, dont le dedans n'est ni creux, ni formé d'une autre matière.

HEURTER A, HEURTER DE.—La préposition de ne peut en aucune occasion se joindre au verbe heurter: la première de ces deux locutions est donc seule admissible.

IDEM, ITEM.—Idem signifie la même chose; item signifie de plus.

SUGGESTION, SUJÉTION.—Le premier mot signifie persuasion.—En agissant ainsi, j'ai cédé aux suggestions de ma sœur; le second implique la dépendance et une sorte de soumission forcée.—La sujétion dans laquelle je vis ne me permet pas de prendre l'initiative.

TEMPORAIRE, TEMPOREL.—C'est par la plus singulière des confusions que quelques personnes emploient le premier de ces mots dans le sens du second.—Temporaire ne peut signifier autre chose que momentané.—Une loi temporaire, une mesure temporaire, c'est-à-dire prises en considération des besoins du moment et qui disparaîtront avec les circonstances qui les ont amenées.—Temporel, chose périssable ayant trait aux intérêts matériels de ce monde.—Le pouvoir temporel, celui qui règle les choses terrestres, se dit par opposition au pouvoir spirituel, qui s'occupe de la vie et du salut des âmes.

TOURANGEAU.—Nom, sous lequel on désigne un habitant de la Touraine, fait au féminin Tourangelle.

ILLISIBLE.—Ecriture qui ne peut se lire parce que les caractères sont mal formés ou effacés.—Cette lettre est illisible.—Inlisible, dont le mauvais style ne souffre pas la lecture.—Cet ouvrage est inlisible.

INFESTER, INFECTER.—Le premier signifie piller, ravager; le second, donner une mauvaise odeur.—L'armée ennemie a infesté les environs de la ville.—Pendant les ravages de cet affreux fléau, les morts étaient si nombreux, que l'air en était tout infecté.

(A continuer.)

LE TALENT DE LA PERSUASION



Hermine.—Devin? qui, papa?

Le papa.—Arrête un peu. Ce matin, j'ai payé la modiste; à midi le bijoutier..... j'y suis; c'est le fleuriste.

DIFFÉRENTS POINTS DE VUE



I

Jeunesse enthousiaste.—N'est-ce pas sublime ? Quelle voix ! Un ange descendu sur la terre. C'est décidé, je tombe en amour avec elle.



II

Réflexion d'un monsieur sourd-muet qui la voit de face.— Le bon Dieu peut-il envoyer des monstres pareils sur la terre !



III

L'Ange vue de face.

ERREUR SUR LA PERSONNE



(Au bal.)

Madame Rameau.—Ah ! Signor Peppermanti ! Enchantée de vous voir. Avez-vous emporté votre instrument ?

Signor Peppermanti, (tirant une seringue).—Je n'ai que celui-là sur moi. Mais qui donc est malade ?

Madame Rameau.—Malade ! Mais personne ! Je parle de votre violon.

Signor Peppermanti.—Ah ! vous parlez de Peppermanti le violoniste. Moi, je suis Peppermanti le médecin. L'invitation ne précisait pas, voyez-vous.

MAUVAISES NOUVELLES



Madame Vasontrain.—Vois donc ce que dit le journal : "Si monsieur Vason. ain veut bien communiquer avec l'Agence des bas percés, il y trouvera son avantage."

Monsieur Vasontrain.—Mon avantage ? Allons..... (Puis relisant le journal) Ah, ça ma chère, la farce est bonne. Tiens, lis toi-même. Ton premier mari que tu as cru mort depuis dix ans vient de débarquer à Halifax.

PRONOSTICS SUR LA TEMPÉRATURE



I

Temps serein.

II

A l'orage.

III

Beau ciel.

IV

Nuageux.

V

Incertain.

VI

Agréable.

LA BETISE HUMAINE



I

L'idiot qui persiste à ouvrir le côté gauche d'une porte à deux battants.

II

L'idiot qui bat la mesure sur le dos de son voisin au théâtre.

III

L'idiot qui garde un bout de cigare allumé dans les chars.

IV

L'idiot qui marche sans regarder.

V

L'idiot qui bouche le passage.

QUESTIONS DE TABLE

Comme un billet d'invitation à dîner fait titre, un gourmand ne se rendra jamais chez l'amphitryon sans être muni de cette pièce probante. Ces billets sont presque tous écrits en prose ; mais les amphitryons qui se piquent de mettre de l'esprit et de la science non-seulement dans les services de leurs tables, mais encore dans leurs billets d'invitation, les composent en vers. En voici un qui pourra servir d'exemple et de règle :

Qu'à venir vous êtes tardif !
Est-ce quelque soporatif,
Ou quelque mal oppositif,
Qui vous tient à Paris captif ?
Je le crains : mais un lénitif,
Et même un lavement laxatif,
Ou bien un petit vomitif,
Donnés avec préparatif,
Vous rendront aussitôt actif :
Par là vous serez portatif,
Et le mal qui vous rend massif,
Longtemps ne sera pas rétif :
Car ce remède est positif,
Aidé d'un corroboratif.
Alors dodu comme un Baillif,
Et non moins brillant qu'un Shérif,
Vous ne viendrez point en poussif
Mordre mes poulets jusqu'au vif
Et recourir au digestif ;
Vous grugerez mon fruit hâtif ;
Vous boirez mon confortatif ;
Le tout d'un air expéditif
Un tel remède est adoptif,
Et n'a pas de comparatif.
Du port Saint Paul montez l'esquif,
Et n'arrivez point en furtif ;
Mon cœur est d'avance sensitif ;
A cet espoir récréatif ;
N'alléguez point d'autre motif ;
Vous en serez plus maladif :
Je vous verrai droit comme un if.
Commandement itératif ;
Je vous fais à l'affirmatif :
Il est très-significatif,
Et point du tout révocatif :
A mes vœux il est relatif,
Et doit vous paraître adoptif,
Mais je suis par trop narratif ;
Je deviens abrégatif,
Pour vous dire en définitif
Un adieu sincère et naïf.

Se faire attendre au-delà de l'heure fixée, c'est s'exposer à faire languir les entrées, et retarder les entremets. Aussi, chez les véritables gourmands, l'on se met à table au coup de l'horloge, puis l'on ferme la porte.

Il est commode de dîner tard parce qu'on peut alors concentrer toutes ses pensées sur son assiette, ne songer qu'à ce qu'on mange ; puis s'en aller se coucher après.

Les dîners se font en petits comités. Et comme une fricassée de poulets ne saurait être parfaite si l'on en met plus de trois, de même un repas de foncez amateurs ne doit pas excéder dix couverts.

Un vrai gourmand aime autant faire la diète, que d'être obligé de manger précipitamment un bon dîner.

Cinq heures à table sont une latitude raisonnable, pour un dîner nombreux et une chère recherchée.

Toute chose a son prix dans ce bas monde, à plus forte raison un bon dîner. Si donc tel convive ne peut le rendre, en nature, il faut qu'il s'acquitte d'une autre manière : la plus usitée c'est de mettre en avant sa langue au lieu de sa bourse, et d'amuser la compagnie lorsqu'on est dans l'impuissance de la régaler. C'est ce qui s'appelle payer en monnaie de singe, mais cette monnaie a cours partout

La *visite de digestion* est un sacré devoir, auquel tout homme qui sait vivre et qui n'a point perdu l'appétit pour une autre occasion, ne manque jamais. L'étendue de cette visite se règle dans quelques pays, sur le degré de bonté du repas dont on s'acquitte ainsi. L'on en a vu durer trois heures. Bien des amphitryons dispenseraient tels et tels convives d'une aussi longue marque de reconnaissance.

Un article strictement obligatoire des fameux règlements de M. Aze défend de médire de l'homme chez lequel on a dîné, et cela pendant un temps proportionné à l'excellence du festin. Pour un dîner ordinaire, il est de huit jours ; mais il ne peut jamais excéder six mois, après lesquels M. Azerend à la langue toute sa liberté. Mais il dépend toujours de l'amphitryon de l'enchaîner de nouveau par une invitation faite en temps utile. On conviendra que, de toutes les manières d'empêcher de parler mal de soi, celle-ci n'est par la moins aimable.

Le Créateur, en obligeant l'homme à manger pour vivre, l'y invite par l'appétit et le récompense par le plaisir.

Il est certain que le plaisir de la table est de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les pays et de tous les jours : il peut s'associer à tous les autres plaisirs, et reste le dernier pour nous consoler de leur perte. Il faut donc avant tout qu'un hontête homme s'occupe de la gloire de sa table. Une bonne cuisine est l'engrais d'une conscience pure.

La gastronomie est la reine du monde.

Un vrai gastronome, celui qui projette un dîner digne de sa réputation, doit écrire les billets d'in-

invitation le matin à jeun, avec tout le calme du sang froid et toute la maturité de la réflexion. N'interposez jamais moins de quatre jours ni plus de quinze entre le jour de l'invitation et celui du repas.

Rappelez-vous sans cesse que convier quelqu'un, c'est vous charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il sera sous votre toit.

Avant d'inviter un homme à dîner, jaugez-le ; et assurez-vous que, soit par la théorie, soit par la pratique, il est digne de l'honneur que vous lui faites.

Un gastronome doit connaître la force de sa denture et de sa mâchoire, comme un ouvrier doit connaître ses outils.

Il doit avoir l'odorat fin ; le nez est la boussole du gourmand.

En général, a dit Berchoux, un dîner sans façon est une perfidie.

N'oublions jamais que si les hors-d'œuvre sont la pierre à aiguiser l'appétit, les légumes sont la plaque d'assurance contre l'incendie de l'estomac.

La politesse est une vertu inséparable de la vraie gastronomie.

A table, le voisin d'une dame devient son cavalier servant ; il doit aide et protection à sa voisine, soit dans l'attention à ne jamais laisser son verre trop longtemps vide, soit dans le choix des morceaux ; et la voisine doit respect et soumission à son voisin pour tous ces détails. Le voisin ne doit être que poli pendant le premier service ; il est tenu d'être galant au second ; mais il peut, selon l'occasion, être tendre au dessert.

Un vrai gastronome n'entamera jamais une conversation avant la fin du premier service ; jusque là le dîner est une affaire sérieuse dont il serait imprudent de distraire l'assemblée.

Dans un dîner bien composé, toute phrase commencée doit être suspendue à l'arrivée d'une dinde aux truffes.

La sobriété est la conscience des mauvais estomacs.

Un gastronome dont l'estomac est usé est un grenadier aux Invalides.

Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un cil.

La maîtresse de la maison doit toujours s'assurer que le café est excellent ; et le maître que les liqueurs sont de premier choix.

Une cave sans Champagne est une montre sans aiguilles.

Laisser une bouteille de Champagne en vidange, c'est se faire à soi-même une impolitesse.

Un gourmand, vraiment digne de ce nom, si souvent usurpé, se fait distinguer en se mettant à table et lorsqu'il en sort, parce qu'il mange toujours sa soupe bouillante et prend son café brûlant. Heureux ceux qui joignent à un palais délicat un gosier à l'épreuve du feu !

C'est une maxime reçue, que le fer ne doit jamais approcher du poisson dès qu'il est sur la table : l'or et l'argent sont les seuls métaux dignes d'en opérer la dissection.

Tout amphitryon qui sait vivre, offre jusqu'à trois fois, à chacun des convives, du même plat. Son premier devoir est de venir au secours des appétits timides, de les rassurer, de les provoquer, et de ne rien épargner pour les satisfaire.

La plus grande peine que l'on puisse faire à un Gourmand, c'est de l'interrompre dans l'exercice de ses mâchoires. C'est donc manquer d'usage et de savoir-vivre que de rendre visite à des gens qui mangent. C'est troubler leurs jouissances, les empêcher de raisonner leurs morceaux, et leur causer des distractions fâcheuses.

Il n'est guère moins impoli d'arriver comme convive à un dîner commencé ; ainsi lorsque les gens sont à table, les convives survenants doivent s'abstenir d'entrer, dussent-ils jeûner tout le reste du jour en punition de leur inexactitude.

Le vin du cru, un dîner d'amis et de la musique d'amateurs, sont trois choses également à craindre.

Il est essentiel qu'une salle à manger soit réchauffée dans toutes ses parties.

Il n'est pas nécessaire d'avoir les pieds chauds tandis qu'on mange.

Il est encore essentiel qu'une table soit parfaitement éclairée, sans embarras pour le service et sans danger pour les sauces.

C'est un grand abus que l'usage qui charge quelques-uns des convives de dépecer les grosses pièces : comme c'est une corvée, et qu'elle est d'autant plus grande, qu'une politesse mal entendue oblige le dépecer à ne garder pour lui que le plus mauvais morceau, chacun cherche à l'éviter. Elle tombe donc ordinairement sur les plus maladroits, et le rôti s'en ressent.

Un maître de maison doit savoir disséquer et servir toute espèce de viandes et de poissons, selon les principes de l'art. Cela faisait autrefois partie intégrante de la bonne éducation, et il y avait dans l'ancien régime des maîtres à découper comme des maîtres de danse.

Les Allemands nous sont en cela bien supérieurs. Chez eux c'est le sommelier qui découpe. Il enlève chaque pièce dès qu'elle a paru, et la rapporte divisée avec une adresse dont on ne peut se former une idée. Alors elle fait le tour de la table ; chacun se sert soi-même, selon son goût. Voilà ce qui s'appelle savoir servir comme il faut un bon dîner.

La principale étude d'un maître de maison, à table, c'est de s'assurer de l'état de l'assiette de chacun des convives ; c'est l'astre sur lequel il doit avoir les yeux sans cesse : son premier devoir est donc de la tenir toujours garnie, ainsi que son verre plein. Il doit avoir horreur du vide.

La digestion est l'affaire de l'estomac, et les indigestions sont celles des médecins.

Les valets ne doivent jamais enlever un service qu'ils n'en aient reçu l'ordre du maître de la maison, et le maître ne doit jamais donner cet ordre sans être certain que les convives ont renoncé sur tous les plats.

Le morceau le plus délicat d'une poularde rôtie c'est l'aile. Le meilleur d'une volaille bouillie, c'est la cuisse, surtout si cette cuisse est blanche grasse et charnue. Depuis quelques années, les dames s'attachent aux croupions ; et si ce sont des perdrix, à l'estomac.

Quand aux sot-l'y-laisse, leur nom seul indique que c'est le morceau des gens d'esprit.

On distingue, dans un aloyau, le morceau du procureur et celui des clercs. Ce dernier est le moins tendre. Il nous semble que ce devrait être le contraire ; car rien n'est ordinairement plus coriace qu'un vieux procureur.

Les morceaux d'honneur de la tête de veau sont les oreilles et les yeux.

La queue d'un lapin ou d'un lièvre est le morceau de distinction ; ensuite le râble, puis les cuisses, qu'on ne sert jamais, comme celles d'une dinde, pour faire une petite entrée plus tard.

On dit dos de brochet et de truite ; ventre de carpe. Ce peu de mot explique tout.

Les oies, les canards, les sarcelles, et généralement tous les oiseaux aquatiques, se découpent selon des principes différents de la volaille ; on les sert par aiguillettes levées très minces, et ce serait une véritable incongruité que de commencer par en détacher les ailes ou les cuisses, et surtout de les offrir aux dames. Que de choses dans un plat de rôti ! c'est bien pis que dans un menuet.

Le célèbre M. Aze disait qu'il vaut mieux se griser avec du vin qu'avec de l'encre, parce que c'est moins noir. C'était là l'un de ses meilleurs bons mots ; et M. Badiou s'en est plus d'une fois fait honneur.

Toutes les cérémonies, lorsqu'on est à table, tournent toujours au détriment du dîner. Le plus grand point c'est de manger chaud, proprement, longtemps et beaucoup.

Les vrais Gourmands ont toujours achevé leur dîner avant le dessert. Ce qu'ils mangent par-delà le rôti n'est que de simple politesse ; mais ils sont en général très-polis.

C'est insulter un maître de maison, que de laisser des morceaux sur son assiette, ou du vin dans son verre.

C'est s'inviter à dîner pour une autre fois que de plier sa serviette ; aussi cela ne se fait point, à moins qu'on ne soit très-familier dans la maison.

Toutes les fois que l'on vous invite en général et sans fixer de jour, c'est que l'on veut vous faire une politesse insignifiante, et l'on se trouverait souvent dupe d'être pris au mot. Les seules invitations acceptables se font à jour nommé, et même par écrit, parce que, dans tous les cas, le billet fait titre. Cette observation est très-importante et pour ne l'avoir point faite, plus d'un provincial a été mal reçu et a fait un mauvais dîner. En tout il faut savoir être aussi discret que réservé lorsqu'il s'agit d'acceptations.

Il ne faut parler à table que de ce qui plaît aux convives, et n'entretenir ses voisins que de ce qu'ils savent.

Le proverbe dit : *Brahis qui bêle perd sa goulée*. Cela signifie qu'à table il ne faut trop parler, si l'on ne veut être dupe des convives qui ne disent rien.

Les bonnes tables sont celles où il y a plus de mets que de convives.

On n'a point d'amis avec qui l'on n'ait dîné

Les jours se divisent par *avant* et *après* le dîner : nous tournons autour de ce principal pivot de notre vie.

Il n'est personne qui n'ait involontairement médité sur un bon plat.

Toute la vaine science des hommes n'aurait pas découvert les truffes.

Les vers, le vin et les melons sont trois choses qui supportent difficilement le médiocre.

La puissance de l'homme est bornée, et le plus gourmand n'a qu'un estomac.

Dis moi qui tu hantes, je te dirai ce que tu manges.

Quiconque va dîner en compagnie est obligé, sur sa conscience, de porter à table un bon visage d'hôte, un esprit de sociabilité et son écot de bonne humeur. Ces choses ne sont pas moins essentielles à l'appétit et à la digestion que le sel et la moutarde à l'assaisonnement de certains mets. Or, de même que le sel et la moutarde appartiennent à chaque convive, et roulent d'un bout de la table à l'autre comme une propriété publique, et un ingrédient commun à tous les mets ; de même l'esprit, l'humeur et la parole n'appartiennent à personne en particulier pendant la durée du repas : c'est une propriété commune, où chacun doit mettre du sien.

Imitons Santeuil, qui, ayant réuni quelques savants à dîner chez lui, et voulant jouir de la conversation générale, leur dit : " Je ne parlerai point de vers ;

" Vous, monsieur l'officier, ne parlez point de vos combats, de cette rencontre où vous vous êtes distinguée ;

" Vous, monsieur le marquis, vous ne parlerez point de vos conquêtes parmi les belles ;

" Vous, monsieur, que vous êtes toujours malheureux au jeu, et que vous ne gagnez jamais rien ;

" Pour vous, monsieur le gentilhomme, je vous défend de parler de vos ancêtres, de votre noblesse ;

" Monsieur l'avocat, vous ne parlerez point des procès que vous avez gagnés ;

" Monsieur le médecin, vous ne parlerez point de ceux que vous avez tués, mais de ceux que vous avez guéris comme par miracle. "

Par ce moyen, Santeuil empêcha toutes les conversations particulières, et l'entretien devint général.

C'est donc de la manière d'avoisiner les convives à table, que dépend la gaieté d'un repas.

Afin qu'il n'y ait ni dispute ni incertitude sur le rang que chaque convive doit occuper à table, il est bon de le déterminer d'avance ; et l'on y parviendra sans peine en adoptant la méthode de placer le nom de chacun sur le couvert qu'il doit occuper. Cet arrangement pourvoit à tout, lève toutes difficultés et prévient le refroidissement du dîner, trois grands motifs pour que les gourmands lui aient depuis longtemps donné sur tout autre la préférence.

Une conversation animée pendant le repas n'est pas moins salutaire qu'agréable ; elle favorise et accélère la digestion, comme elle entretient la joie du cœur et la sérénité de l'âme.

Piron disait que la conversation mêlée à la bonne chère, était un préservatif contre l'intempérance. Il disait à ce sujet : *Les morceaux caquetés se digèrent plus aisément.*

Mais il faut raconter laconiquement, afin de jeter plus de charme et de variété dans la conversation. C'est à propos de cela que madame de

Séviigné disait : On doit avoir à table de courtes histoires et de longs couteaux.

On ne doit jamais parler de politique à table. C'est prendre mal son temps pour gouverner l'Etat, que de choisir le moment de la journée où l'on est le moins capable de se gouverner soi-même.

On doit toujours servir les vins d'entre-mets et de dessert dans les bouteilles telles qu'on les monte de la cave. C'est leur faire perdre leur bouquet, une partie de leur esprit et de leur qualité, que de les transvaser dans des flacons de cristal pour les produire avec plus d'éclat sur la table, comme on le fait quelquefois pour les vins ordinaires. La véritable parure du vin réside plutôt dans la vétusté que dans l'éclat du vase qui le renferme.

Un flacon est comme un drapeau,
Plus il est vieux, plus il est beau.

Il n'y a que les mauvais cœurs qui méditent à table, car rien ne doit rendre indulgent comme la bonne chère et l'hilarité.

Le vin n'en serait que meilleure si on le buvait dans des verres de fougère, c'est-à-dire très-minces. Les verres de cristal, en mettant trop d'intervalle entre la liqueur et les lèvres du buveur, sont de grands ennemis de la dégustation. Les vrais gourmets, en devraient proscrire l'usage, qui n'a été introduit que par un luxe plus fastueux que bien raisonné.

Il ne faut jamais refuser ce qu'envoie directement l'amphitryon.

On doit toujours tenir ses mains sur la table et en évidence : mais il est de la dernière impolitesse de s'y accouder.

Ce serait une malhonnêteté de refuser le premier verre, soit de vin d'entremets, soit de dessert, envoyé par l'amphitryon.

Un sourire approbatif est obligatoire à chaque plaisanterie que l'amphitryon croit dire ou faire. Si l'on porte des santés, la première doit être toujours aux dames.

La santé de l'amphitryon, portée au moins par la reconnaissance de l'estomac, doit être la seconde. Quelque convives, plus gourmets que gourmands, pensent qu'il ne faut porter cette santé que quand il n'y a plus de vin sur la table, parce que c'est un procédé certain pour en faire revenir.

MINUTIES IMPORTANTES

1e. Il n'est point du bon ton d'étendre sa serviette et de la passer par un coin dans la boutonnière de son habit. Il faut la laisser sur ses genoux, à peu près telle qu'on l'a trouvée sur son couvert.

Il nous semble cependant que l'ancien usage tenait beaucoup plus de la propreté que celui-ci ; qu'il tentait à la conservation des habits, et qu'il dispensait de cette attention continuelle qu'il faut avoir aujourd'hui en mangeant, pour éviter de recevoir des tâches ou d'en faire ; attention qui même n'en préserve pas toujours. On a conservé cette vieille méthode dans la bourgeoisie, et nous pensons qu'on a bien fait.

2e. Il n'est plus permis de prendre d'une main sa fourchette, et de l'autre sa cuillère, pour manger sa soupe. On ne se sert que de ce dernier instrument.

La cuillère suffit sans doute pour manger un potage au riz, au vermicelle, une purée, etc. Mais lorsque ce potage est aux légumes, et que ces légumes, tels que les choux, les poireaux, les carottes, les panais, etc., sont d'une certaine longueur, il est fort incommode de ne pouvoir s'aider de sa fourchette. Il est vrai que ces soupes bourgeoises ne se servent guère dans les grandes maisons ; nous avons démontré pourquoi, et prouvé que c'était une grande jouissance dont les amphitryons opulents s'étaient privés. Mais cette jouissance est presque incompatible avec un grand cuisinier. Aussi a-t-on vu des gourmands qui, ne pouvant y renoncer, avaient chez eux une cuisinière *ad hoc*, et qui ne faisait pas autre chose que le pot-au-feu.

3e. Lorsqu'on a mangé un œuf frais, il n'est pas permis d'en renvoyer la coquille entière ; il faut la briser sur son assiette avant que d'en changer.

Nous avons eu beau réfléchir sur cette loi bizarre, il nous a été impossible d'en deviner le motif ; il tient sans doute à quelques faits que nous igno-

rons. Au reste il n'y a nul inconvénient à s'y soumettre.

4e. Il faut demander du *boeuf*, et non pas du *bouilli*.

Nous approuvons ce précepte, parce qu'il tient à un choix sévère et rigoureux des termes, et qu'un gourmand ne saurait trop s'appliquer à parler purement et correctement sa langue, rien n'annonçant mieux une bonne éducation.

5e. Il n'est pas permis de demander de la volaille ; il faut en spécifier l'espèce, et demander de la poularde, du chapon, du poulet.

Cette loi nous semble encore très-raisonnable, parce qu'elle tient aux mêmes considérations que la précédente.

6e. Il est défendu de demander du Champagne, du Bordeaux, du Bourgogne, etc. ; il faut dire du vin de Champagne, du vin de Bordeaux, du vin de Bourgogne.

7e. Il n'est pas permis de verser son café dans sa soucoupe, et tel brûlant qu'il soit, il faut le boire dans la tasse.

Ce précepte qui semble d'abord un peu singulier, paraît, lorsqu'on le médite, tenir à des considérations de friandise et de propreté qui doivent lui mériter l'approbation des gourmades. Il ne peut manquer aussi d'obtenir celle des amphitryons dont il ménage les nappes et les meubles soit qu'on prenne le café à table où dans le salon.

Ces importantes vétilles, ainsi que M. l'abbé Delille appelle lui-même ces diverses usages, dont les gens du monde avaient fait des lois assez rigoureuses, étaient innombrables ; "et ce qu'il y a de fâcheux, ajoute-t-il, c'est que tout l'esprit du monde ne suffisait pas pour les faire deviner." Il avoue qu'il avait été longtemps à se trouver très-ridicule dans le monde, où il ne savait comment s'y prendre pour boire et manger conformément à l'usage.

Une dame de ses amies vint à son secours, en lui donnant la clé de ces graves futilités.

Nous aimons à croire, au reste, que les hommes éclairés de la bonne compagnie n'y attachaient pas au fonds plus d'importance qu'elles n'en méritaient ; mais elles servaient de prétexte aux autres pour tourner en ridicule les hommes de lettres, car dans tous les temps on a vu la sottise profiter avec une adresse dont elle seule est capable, des circonstances les plus minutieuses pour se venger d'une supériorité qu'elle ne saurait pardonner ni souffrir.

LA FAMILIARITÉ ENGENDRE LE MÉPRIS



Delle Adèle.—Ne faites pas attention, monsieur. C'est la manie de Pataud d'examiner un étranger cinq ou six minutes avant de décider s'il le laissera entrer ou non. En attendant, comptez moi les nouvelles

AU THÉÂTRE ROYAL

(ÉTUDE DE MŒURS)



Elle est arrivée vers neuf heures. Elle n'aime pas à s'enfermer dans un coupé d'abord et ensuite dans une loge tout de suite après avoir dîné, et puis, généralement, elle la connaît la pièce, elle en verra toujours assez. Elle a défait ses dentelles, laissé glisser ses fourrures derrière elle, elle a trouvé avec ses pieds son tabouret. Gracieuse dans tous ses mouvements, il faut avoir de la tenue, être correcte, vingt-cinq lorgnettes sont braquées sur elle. L'éventail, l'étui de la lorgnette, le bout de raisin, la poudre de riz ont pris leur place habituelle sur la planchette. Elle a jeté un coup d'œil à droite, à gauche, elle a vu tout son monde ; elle est heureuse. Quant à la pièce. . !

LES DANGERS QU'UN TRAMP A COURUS

LIEUX D'OU L'ON A TIRÉ, DANS LE PRINCIPE, QUELQUES-UNS DES VÉGÉTAUX ET DES FRUITS QUI SERVENT A LA VIE



I

La femme de la maison à un tramp à figure rebatative.—Si vous ne vous en allez pas tout de suite, j'appelle mon mari, qui va vous assommer.

II

L'assommeur auquel le tramp aurait eu affaire.

LA DOUBLE VUE

(3 heures du matin. De nombreuses conventions politiques ont eu lieu dans la soirée.)

Madame Fortbicep, (tenant un bougeoir d'une main et un manche à balai de l'autre). — Ouvrez l'œil, mon crapaud ; vois-tu ce que je tiens à la main.

Monsieur Fortbicep.—C'pas la peine d'crier si fort... Thes une femme s'traordinaire... shais pas comment tu fais... vraie... is... pre... par didititigation (hic)... montrera le tour demain... ferai voir aux amis... thes drôle, thenir à la main deux chandeliers et deux manches à balai... demande le vote nanime... Hip ! hip ! hourrah ! pour... For he is a jolly good fellow...

Le chant sympathique interrompu par une mesure battue un peu lourdement à l'aide d'un des manches à balais.

BI-METALLISME

Dudeun.—Tu l'as échappé belle ; comment as-tu fait pour te débarrasser de ton policeman ?

Dudedoux.—Peuh ! pas difficile ; je lui ai dit deux mots, et il m'a lâché.

Dudeun.—Mâtin ! quelle éloquence ! Tu devrais aller sur les hustings, qu'est-ce que tu lui a dit ?

Dudedoux.—Peu importe. Mais, tu sais, la parole est d'argent.

Dudeun.—Et pour lui le silence est d'or.

CE N'EST PAS UNE CHATTE

Lui.—Oh ! Caroline ! si j'osais... si confiante dans mon amour et dans mon énergie, vous consentiez à quitter le toit de votre père...

Elle.—Mais, je ne vis pas sur le toit.

Les bans sont publiés.

L'Abriçot provient	De l'Arménie.
Les Ananases	De Mauritanie.
L'Ananas	De l'Amérique.
L'Artichaut	De Sicile ou d'Audalousie.
L'Avéline	De l'Asie.
Le Café	De l'Arabie et des Antilles.
La Capucine	Du Mexique et du Pérou.
La Carotte	De la France.
Les Cerises	Du Pont.
La Chataigne	De Sardes, en Lydie.
Le Chou-blanc	Du Nord.
Le Chou-Pleur	De Chypre.
Le Chou-rouge et le Chouvert	Des Romains.
Le Citron	De la Médie.
Le Coing	De l'Asie.
L'Echalotte	D'Esclavon ville de Phénicie.
L'Epinaïrd	De l'Asie Mineure.
La Figue	De la Mésopotamie.
Le Froment	De l'Asie.
Le Girofle	Des Moluques.
La Grenade	D'Asie.
Le Haricot	De l'Inde.
La Laitue	De Cos.
Le Laurier	De Crète.
Le Marronnier sauvage	Des Grandes-Indes.
Le Melon	De l'Orient ou de l'Afrique.
Les Navets	De France.
Les Noisettes	Du Pont.
La Noix	De l'Asie.
Les Oignons	D'Egypte.
Les Olives	De Grèce.
Les Oranges	De l'Inde ou de Tyr.
La Pêche	De Perse.
Le Persil	De Sardaigne.
La Pomme	De Neustrie.
La Pomme de terre	D'Amérique.
La Poire	De France.
La Prune	De Syrie.
Le Riz	De l'Orient.
Le Tabac	Du Brésil.
Le Thé	De la Chine ou du Japon.
Le Tapiambour	De l'Aurique.

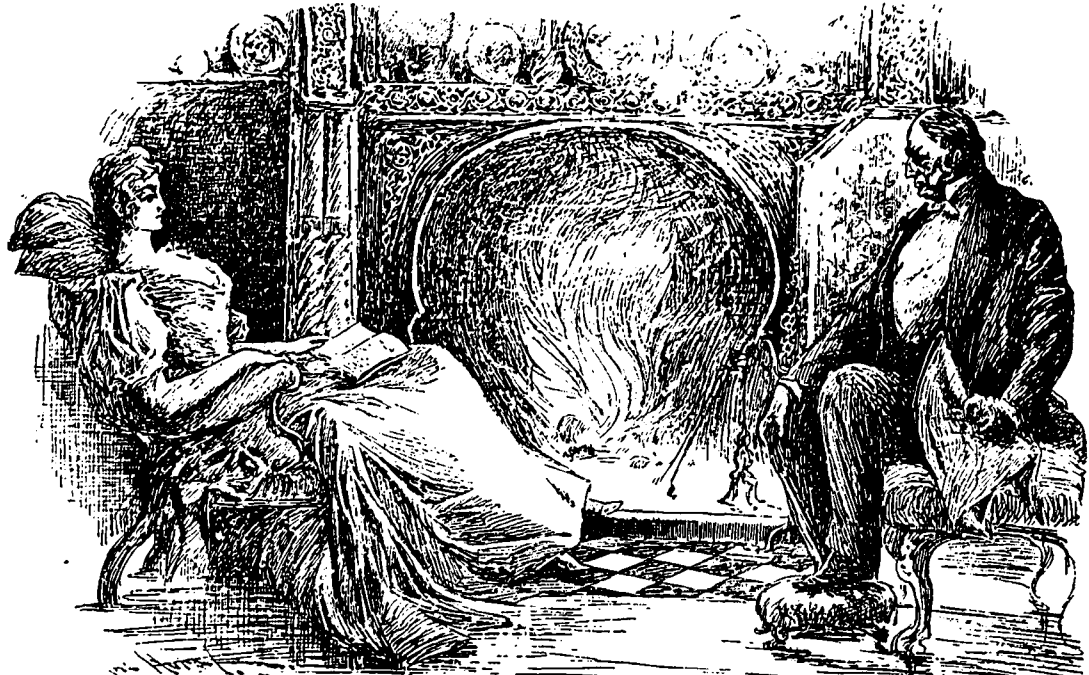
DENT POUR DENT



Madame Fussy.—Toujours le même ! Je t'ai vu sortir d'une buvette pendant que je magasinais.

Monsieur Fussy.—Tu devrais avoir honte de magasiner dans les environs des buvettes ; et tu t'appelles une femme respectable !

PREUVE ABSOLUE



Papa.—Dorénavant, tu n'y seras pas pour M. Alfred Bienheureux. Il n'est ni plus ni moins qu'un joueur de cartes de profession.

Grace.—Pas possible ! Non, papa ? Sur quoi te bases-tu ?

Papa.—Je n'ai jamais été battu au poker, excepté par lui.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA NEUVAINES DE COLETTE

PREMIÈRE PARTIE

I

1er mars 18...

« De mourir de désespoir et d'ennui, préservez-moi, Seigneur ! et ne m'oubliez pas dans cette neige qui monte tous les jours un peu plus autour de moi ! »

J'ai tant formulé cette oraison jaculatoire sans que jamais nul y réponde que, de guerre lasse, je viens l'écrire.

Seule à dix-huit ans, avec des idées pleines les mains, et pas la possibilité d'en faire parvenir seulement une à l'oreille qui vive, seule pour rire, seule pour pleurer, et seule pour se mettre en colère : c'est à perdre l'esprit !

Ce vent qui souffle depuis six semaines, cette neige qui me bloque et cette voix de ma tante qui fait comme la bise et qui mord un peu plus fort tous les jours, c'est tout près de me conduire au désespoir !

Une chose qui m'a fait songer souvent et que je n'ai pourtant jamais osé demander à ma tante, c'est la nature des rapports qui nous lient. Est-elle chez moi, ou suis-je chez elle ? Est-ce elle qui m'a recueillie dans son manoir, ou moi qui l'abrite dans ma ruine ? et les deux tours et les quatre murs qui restent debout, et qui ont encore la force de porter leur nom " d'Erlange de Fond-de-Vieux ", sont-ils à mademoiselle d'Épine ou à mademoiselle d'Erlange ?

Aussi loin que mes souvenirs remontent, je nous revois toujours, elle et moi, comme nous sommes encore aujourd'hui. Elle si froide, si sèche et si grande, enfermée éternellement dans la plus vaste chambre du château, du côté où donne le soleil, et où ne souffle pas le vent, et moi poussant à mon gré, dehors ou dedans, au froid ou à la pluie, sans qu'elle parût s'en douter. Entre nous deux, Benoîte : la cuisinière, la fermière, le sommelier et le jardinier incarnés en une seule personne qui est de plus mon unique amie, et Françoise à la roue du puits, tournant du même pas un peu plus agile peut-être, voilà tout.

Puis viennent mes deux années de couvent, ces deux années adorables où en m'appelaient par mon nom, où mon lit dormait entre douze autres lits blancs tout pareils, sous les couvertures desquels j'éveillais des chuchotements si joyeux rien qu'avec un signe, et pendant lesquelles j'ai appris tant de choses, sinon toutes celles qu'on nous enseignait aux heures de classe. Mon couvent, où j'ai noué des amitiés éternelles, où on m'a montré à tordre mes cheveux et à ouvrir un éventail, où j'ai su pour la première fois ce qu'on appelait un idéal et comment il fallait qu'un homme, pour devenir un héros, fût nécessairement brun, pâle, un peu âgé, ténébreux et sarcastique ! Qui me rendra les heures charmantes de mon couvent !

Si hauts que fussent ses murs, tous les bruits de Paris ne mouraient pas au dehors, et les jours de parloir, il entraient des bouffées profanes qui faisaient leur chemin jusqu'à nous, et qui nourrissaient les conversations de toute la semaine. Oh ! ces colloques mystérieux dans les massifs du parc qui nous protégeaient comme les jungles les plus im-

pénétrables, et où cependant un bruit de feuilles sèches nous mettait sur nos pieds et nous faisait détalier en un instant ; ces parties de cache-cache autour du piédestal des statues pour fuir ces religieuses qui avaient la réputation si terrible et la voix si bonne ; et ces billets fous qui couraient de pupitre en pupitre sous la forme d'un renseignement géographique, où retrouverais-je jamais quelque chose d'aussi charmant ? La mer Méditerranée signifiait une personne et la mer Baltique une autre, et on leur faisait dire et faire des choses qui auraient bouleversé en un instant toutes les lois de la nature.

Après les billets, c'étaient des cadeaux, de gros nœuds de faveur, bleus ou feu, épinglés sur des papiers blancs qu'on ornait de devises et de dessins, et qui étaient le signe d'une tendresse et d'une préférence qui faisaient battre le cœur.

Puis un jour, brusquement, reparaisant pour la première fois depuis qu'elle m'avait amenée, ma tante est venue et, sans un mot d'avertissement, elle m'a ramenée de même.

— Votre éducation est finie, m'a-t-elle dit sans préambule, et, puisque vous n'avez point trouvé à vous établir convenablement durant ces deux années, il faut rentrer à Erlange. . .

Au village, Françoise et la carriole étaient là, et ce même soir, encore toute étourdie de ce brusque changement, je me retrouvais entre les quatre murs de ma chambre, dont je m'aperçus à mon vif étonnement que tous les meubles avaient été déménagés.

Dans cette nuit, ma bougie ressemblait à un lumignon funéraire ; mes pas sonnaient comme dans une église, et en me voyant tout d'un coup si abandonnée et si perdue, je fis la seule chose raisonnable qui fût à ma portée et, assise sur le parquet, les deux bras passés autour de ma valise, je me remis à pleurer toutes les larmes que j'avais eues tard le matin, et dont la source généreuse s'était rouverte à point. Quand ce fut fait, je me levai pour ouvrir ma fenêtre à un rayon de lune qui frappait au carreau, et remarquant pour la première fois combien la vallée qui nous isole de tout le pays est profonde et noire :

— Mon Dieu ! ne pus-je m'empêcher de dire tout haut, qui viendra jamais me tirer d'ici ? . . .

Et une bonne petite voix que j'entends encore de temps en temps, me répondit à l'oreille :

— Lui, sois tranquille !

Et c'est depuis lors que je l'attends chaque jour, que je l'excuse chaque matin et que je l'espère sans relâche.

3 mars.

— Puisque vous n'avez pas trouvé à vous établir convenablement pendant ces deux années, m'avait dit ma tante. . .

Était-ce donc pour chercher un mari qu'elle m'avait envoyée au couvent, et s'imaginait-elle qu'on poussait la sollicitude là-bas jusqu'à nous réunir, le jeudi et le dimanche, avec des jeunes gens de bonne maison et d'âge approprié, qui causaient avec nous en nous renvoyant nos volants et nos balles ?

La naïveté eût été grande, et je ne voyais pas bien ce sentiment trouvant abri et nourriture sous le front d'une telle femme, mais la chose valait pourtant d'être éclaircie ; et, malgré le temps que cette idée avait mis à faire son chemin dans mon esprit, malgré surtout la peur bien sentie et un peu lâche que j'ai éprouvée auprès de ma tante depuis l'âge du maillot, je me suis décidée à l'interroger il y a deux mois environ.

De la très courte explication que nous avons eue à ce sujet date ma complète con-

naissance de son caractère, ainsi que les quelques aperçus que j'ai recueillis sur sa vie passée, dont elle ne parle jamais, n'y trouvant apparemment aucun doux souvenir à évoquer. Cette entre-baillure fortuite m'a permis en outre d'apercevoir pas mal de choses concernant l'avenir qu'elle me réserve et qu'elle prépare à sa façon dans un sens qui contrarie absolument tous mes plans personnels. Je ne m'en tourmente guère d'ailleurs, et la laisse à ses arrangements, me sentant très bien de force à les sauter à pieds joints, le cas échéant.

Aurore-Raymonde-Edmée d'Épine ne s'est jamais connue autrement que laide, à quelque époque de son existence qu'elle veuille prendre ; et j'ai beau en la regardant me la figurer sans rides, sans moustaches, sans couperose, sans tout ce que l'âge lui a donné, enfin, il y a là des traits auxquels le temps n'a rien pu ajouter ni rien changer, malgré toute sa puissance.

Benoîte d'ailleurs en témoigne, et elle certifie cette laideur fabuleuse comme légendaire dès le berceau, alors que ce poupon en langes et en bonnet ruché trouvait déjà moyen de ne ressembler à nul autre ! . . . Le plus triste, c'est que là ne se bornait pas la disgrâce, et que le caractère et l'humeur qui animaient ce visage dépassaient en déplaisance tout ce que celui-ci pouvait montrer ou promettre.

Cette horreur si puissante chez ma tante s'étend d'ailleurs à toutes les classes de la société, aussi bien qu'à tous les âges.

Le bruit d'une noce montant du village jusqu'ici la met hors d'elle, et dans ces rares sorties, si le hasard place sur sa route un couple de promis ou de jeunes époux un peu tendres, il est à croire qu'ils n'oublient plus après cela le regard qui les a suivis.

Ce qu'elle voudrait, somme toute, c'est que son sort et son ennui fussent le sort et l'ennui communs, et, très logique en cela, elle a des tendresses et des soins caractéristiques pour les laides, les disgraciées, les oubliées, toutes celles qui promettent à son amour-propre des compagnes d'infortune.

Qu'une d'elles se marie pourtant, et le charme est aussitôt rompu ! . . .

Telle est ma tante, et telles sont les causes singulières de la vie que je mène auprès d'elle.

Quelle catastrophe m'a livrée tout enfant à ce cœur si peu tendre, je ne le sais qu'à moitié, et je crois que la mort de mon père, arrivée brusquement, est le mal dont ma pauvre mère est morte elle-même peu de temps après.

De la famille, ma tante Aurore restait seule (je dis Aurore, car, par une amère ironie, c'est celui de ses trois noms qui a prévalu), et la garde de l'orpheline lui revenait de droit ; mais de la façon dont elle portait la charge, le poids devait lui en être léger, et je crois qu'elle se bornait à m'ignorer jusqu'à l'heure où, je ne sais par quel réveil, elle s'avisa que l'ennemie traditionnelle était entrée chez elle en ma personne, et que, par une transformation assez naturelle, la fillette se ferait femme quelque jour. Si ce ne fut pas uniquement cette idée qui détermina notre brusque départ pour Erlange, au moins la raison véritable et celle-là durent-elles éclore bien près l'une de l'autre, car j'avais à peine dix ans quand elle me transplantait soudainement dans ce milieu agreste, où tout me charma, bien entendu.

Là s'écoula la phase nébuleuse de mon âge ingrat, phase suivie par ma tante avec un œil que je voudrais qualifier de bienveillant, mais où je craignais plutôt qu'une curiosité inquiète n'ait dominé. Que sortirait-il, en effet, de ce teint bruni, de ces yeux

bistrés, de ces pieds et de ces mains qui ne s'arrêtaient pas de grandir ? . . . Le doute était permanent ! . . .

Par malheur, il en sortit ce que j'ai dit, et le jour où j'eus secoué ma dernière écaille ma tante me conduisit droit au couvent.

Ma pauvre mère, qui prévoyait sans doute l'avenir, avait exigé de sa sœur la promesse que, pendant deux années au moins de mon temps de jeune fille, je vivrais à Paris, et c'est la façon ingénieuse dont celle-ci a trouvé moyen d'exécuter cet ordre d'outre-tombe sans sortir de ses propres voies. Pour rien au monde elle n'aurait voulu manquer à sa parole, j'en suis persuadée, mais elle l'a habillée de ce froc, sans le plus léger scrupule, et il demeure convenu que j'ai vu de Paris tout ce qui se voit !

Depuis lors, la vie a repris ici son cours ou plutôt sa stagnation habituelle, et ma tante se fait un devoir de verser régulièrement sur ma tête des paroles qui sonnent comme de petites pelletées de terre, et avec lesquelles elle espère arriver à me prouver que Colette est défunte et ne réclame plus en ce monde que la grâce d'un *De profundis*.

Je la laisse aller ! . . . Mais, vive Dieu ! comme disait le plus charmant de nos rois, qu'elle y prenne garde, car je ne suis pas encore morte, et je compte bien le lui prouver quelque jour.

4 mars.

En attendant, je me rencuble. Un hasard fortuit m'a révélé ce que je soupçonnais depuis longtemps, à savoir que mes fauteuils les plus douillets et mes armoires les moins délabrées ornent aujourd'hui la chambre de ma tante. Si fermé que soit le sanctuaire, la porte en était restée battante, et un de ces coups de vent qui éparpillent les branches de nos arbres comme des fétus sous le battoir l'a ouverte au moment où je passais.

C'est un petit palais.

Ma tante a dû consacrer les deux années de mon absence à ouater son nid, tant il semble moelleux ; seulement, elle l'a fait avec la laine d'autrui, comme un oiseau pillard, et je ne cherche plus les tapisseries de la salle à manger ni les rares coussins du salon : je sais qu'elle leur a fait un sort ! . . .

Dans ces conditions, la délicatesse m'a paru hors de propos ; aussi, me suis-je mise à tirer chez moi tout ce qui n'a pas excédé la force de mes bras doublés de ceux de Benoîte : quatre bras qui en valent six ! Et mes murs se repeuplent.

Mes tables ne se comptent plus ; c'est ce que ma tante aime le moins, et le choix en était innombrable. Il y en a de rondes, de carrées, de toutes les formes et de toutes les couleurs, et "Un" qui a pris, j'en ai peur, quelque chose de mes désirs errants, essaye sa niche sous chacune d'elles successivement. Entre les pieds des plus petites, sa bonne grosse carrure l'arrête, et il les entraîne avec des bonds de colère quand il se sent pris, en faisant voler les petits tiroirs et en aboyant comme un fou. Mais il me reviendra bientôt, je le sais, et je retrouverai le tapis dont mes pieds n'ont jamais eu plus besoin ; sans cela, mon chien mériterait-il le nom que je lui ai donné depuis mon retour, et qui signifie tant de choses dans son unique syllabe ?

Autrefois, pendant toute sa petite enfance, je l'appelais Pataud, un nom sans prétention que je lui avais choisi à cause de sa grâce un peu lourde et de sa grosse tête ; mais je me connais mieux en individus aujourd'hui, et quand je me suis retrouvée, ici, et qu'au bout de quelques jours j'ai fait le compte des amis qui me restaient, qui pensaient encore à moi et qui me le prouvaient . . . en tout et pour tout, il y en avait un, un seul, et c'était lui ! . . . De là son nom . . .

Pour en finir avec mon mobilier, je l'ai complété par six prie-Dieu trouvés d'un bloc, qui ont des colonnes torsées en chêne noir et des coussins en velours cramoisi à glands d'or, ou les genoux ont marqué leur trace. Je m'abîme devant ces deux petits ronds, cherchant l'histoire et les pensées de ceux qui les ont faits ; mais je ne sens qu'une affreuse odeur de poussière, d'où sortent des papillons qui volent d'un air effaré, encore lourds de leur interminable gourmandise ! . . .

Un de ces prie-Dieu, rendu à sa destination première, est placé à l'écart, et des autres, ma foi, j'ai dû faire tout ce qui me manquait : des chaises basses, des chauffeuses, des rêveuses . . . qui ne se distinguent d'ailleurs entre elles que par les noms que je leur donne, mais qui me procurent l'illusion que je pourrais asseoir douze personnes à la fois . . . si elles venaient.

Ma pauvre Benoîte perd son latin à tâcher de me distraire. Quand elle me voit au dernier point de la mélancolie, elle emploie son grand moyen, et elle me dit tout bas en guignant la porte pour se préserver des surprises :

— Veux-tu faire des crêpes, ma Colette ?

Mais je me lasse vite d'arroser le feu avec la pâte et mes doigts avec le beurre, et je m'assieds sur l'âtre pendant qu'elle reprend ma place.

Parfois aussi elle essaye de me mettre entre les mains son tricot, une chausse interminable dont je compte les mailles sans me déranger ; mais je n'aime pas plus à travailler qu'à cuisiner, et la bonne vicille en vient à recommencer ses contes de nourrice pour me faire rire. "Il y avait une fois un roi et une reine . . ." Mais, pour Dieu ! où donc sont-ils, ce roi et cette reine ; et puisqu'ils n'avaient pas d'enfants, que ne m'ont-ils pas adoptée pour fille ? . . .

7 mars.

Un métier dont je rêve, c'est celui des servantes d'auberge du village ! Toujours voir du monde ! toujours remuer ! toujours parler ! Le broc en main et le rire aux lèvres du matin au soir ! voilà une vie qui vaut la peine de vivre ! . . . Seulement, m'engagerait-on là-bas ? C'est ce que je ne sais pas.

En attendant, la tristesse m'amollit. J'en viens à des concessions, à des compromis ; je me surprends à sacrifier quelque chose sur la couleur de mon idéal, ce type si ferme jusqu'ici dans mon esprit, et il m'est arrivé de rêver d'une tête blonde avec de gros yeux bleus, un air bon enfant, une barbe naissante et une petite taille courte, pour peu qu'elle trouvât moyen de me tirer d'ici !

L'isolement rend faible, et je commence à comprendre les gens à qui on fait renier leurs convictions les plus établies par la torture . . . La mienne paraît légère au premier dire ! Mais, à la longue ! . . . A la longue, en vérité, je crois qu'elle me ferait passer par l'anneau d'une baguette si je pensais lui échapper de cette façon !

8 mars.

Comme je n'étais pas bien ce matin, mon amie la laitière est venue prendre de mes nouvelles tout à l'heure jusque dans ma chambre.

Naturellement au bout d'un instant, nous étions de vieilles amies, et comme je riais en écoutant ses exclamations.

— Il est sûr, m'a-t-elle dit d'un air pensif, que pour une jeunesse, la vie n'est point gaie par ici, et on conçoit que vous cherchiez à changer quelquefois . . .

Elle a réfléchi encore un peu, puis, tout naïvement, elle m'a demandé si je ne pensais pas que le meilleur moyen serait encore de

me marier et de m'en aller, et si ma tante ne s'occupait pas d'y pourvoir ?

J'ai répondu non, sans rire et, au moment où elle passait la porte, je l'ai entendue qui marmottait entre ses dents :

— Il y aurait la mère Lancien, peut-être, pour un bon conseil.

Je n'ai pas songé sur l'heure à la questionner, mais il me tarde d'être à demain et de me faire dire qui est cette mère Lancien, aux conseils d'or, qui me tirerait peut-être de peine, s'il fallait en croire ma laitière . . .

9 mars.

Il me semble qu'on vient d'enlever une des tuiles de mon toit, et que, par cette fente, je vois le ciel pour la première fois ; et je peux déjà sortir mon bras jusqu'au coude, tant la révélation de mon amie m'a mis l'espoir au cœur !

Demain j'aurai l'avis de la mère Lancien, où j'y perdrai mon nom, et si l'oracle de cette sibylle ne me sauve pas, c'est que mon cas est désespéré, et il ne me restera qu'à me laisser aller au courant, les mains croisées sur les yeux et en disant : *Amen* !

Comment la réputation d'une telle femme n'était-elle pas arrivée jusqu'ici ? je ne me l'explique qu'en voyant ce que les hiboux et les chouettes de nos ruines peuvent savoir des affaires du pigeonnier voisin.

Cependant cette vénération qui l'entoure aurait dû escalader même notre roidillon, tant elle est bruyante ; et il faut entendre ma laitière l'expliquer. Quand elle m'en parlait tout à l'heure, on eût dit un lévite tirant le voile de l'autel devant une foule attentive et, en l'écoutant, je me surprenais à me lever pour faire la révérence chaque fois que son nom revenait, comme nous saluons autrefois pendant les vêpres au *Gloria Patri*, quand toutes nos têtes s'inclinaient à la fois comme des épis sous le même souffle.

Et ce n'était point que j'eusse envie de rire, pourtant ! De coudrier ou de cèdre, j'adorerais toujours la baguette magique qui se tendra vers moi, et je vénère déjà le bonnet rond de mon conseil.

Mort, mariage, naissance, cette femme prend part à tout dans le village ! . . . Est-ce elle qui bénit les époux et qui glisse dans chaque berceau la destinée des marmots, je suis tentée de le croire, et si j'étais née à Erlange, j'irais me plaindre à elle du lot que j'ai reçu !

A moitié médecin avec cela, et la plus rude concurrence du docteur de la ville, elle recolle, guérit et reconforte avec une adresse de fée. Pieds déboutés, entailles en chair vive, fièvres malignes, elle réclut tout, et comme ses emplâtres sentent bon le suif, que ses liqueurs embaument la menthe et le thym, et que ses ordonnances se donnent en patois franc, toutes choses qu'on connaît bien, on y a confiance et on les prend.

Pas exclusive, d'ailleurs, elle accueille tous les patients, et plus d'un lui vient du poulailler ou de l'écurie.

Elle sait la pâte à employer pour faire pondre une poule sur l'heure, les fourrages qui engraisseront et ceux qui nuisent, et nul doute que, si nous nous fussions adressées à elle en temps voulu, nos vaches n'eussent jamais connu l'humiliation de se voir tarir.

Enfin, ce qui la complète et ce qui me touche plus directement, c'est que son habileté ne s'arrête pas aux choses matérielles, et qu'il n'est point d'affaire, si épineuse qu'elle puisse sembler, qu'elle ne parvienne à arranger. Comme le beau Percinet des contes de fées, qui démolait dix tonneaux de plumes de colibri en trois coups de baguette, elle trouve le remède aux peines avec la même promptitude, et les plus récalcitrants, ceux qui ne vont la trouver qu'en désespérés et de guerre lasse, s'en reviennent ravis.

De façon que la procession ne s'arrête jamais, des bêtes qu'on tire par le licou, des malades qu'on mène par le bras, ou des consultants qui s'en viennent lui parler à la brune, et qu'il faut prendre rang à sa porte.

Avec cela, sainte femme s'il en fût, d'une magie toute blanche et toute nette, qui ne laisse pas le moindre diabolin au fond de ses marmites, et qui lui donne encore le loisir d'aller brûler des cierges pour les besoins de ses clients ?

Je la verrai demain, la chose est sûre, et Benoîte couchée en travers de la porte ne m'empêcherait pas d'aller la trouver. D'ailleurs, ma pauvre vieille n'en saura rien qu'après coup, je l'espère, je trace mes plans dans l'ombre et je prépare la cupe et le bâton du pèlerin sans crier gare... à ce point que je tiens Un lui-même à l'écart. Son grand zèle m'est suspect, et il y a tel cas dans lequel un chien peut trop parler, malgré sa réserve forcée.

Derrière la porte où je l'ai laissé, il geint à faire pitié et il gratte si fort la boiserie que je crois bien qu'il espère, à force d'ongles, faire un trou où passer son œil. Mais j'y veille et, pour mieux garder mon secret, je ne m'en parlerai plus à moi-même jusqu'à demain.

10 mars.

Entre la neige et moi, il y a quelque affinité secrète, et pour un peu je crois qu'elle me gardait ce matin. Mais j'avais mieux à faire cette fois que de m'endormir sous le vent ! L'homme qui porte un trésor ou celui qui a les mains vides ne marchent pas de même ! J'ai lutté, et me voici !

Mon départ a été facile. Une fois Benoîte plongée dans les joies d'un grand nettoyage, et Un enfermé dans une armoire, j'avais la clef des champs.

Ma robe relevée haut, mes souliers de montagnarde aux pieds, un manteau de grand-mère sur les épaules, c'était un équipage à marcher jusqu'en Sibérie, et jamais trajet ne fut plus allégre.

Je n'avais point fait cinq cents pas, d'ailleurs, qu'une boule noire dévalait sur le chemin et que mon pauvre chien me rejoignait.

A-t-il renversé l'armoire, défoncé la porte ou mangé la serrure pour se libérer, je n'en sais rien encore ; mais du moment que j'ai été certaine qu'il n'avait pas ébruité ma sortie et que personne ne le suivait, j'avoue que je me suis sentie ravie de m'appuyer contre lui tout le long de la route, et de pouvoir discuter à deux ce que nous allions dire et faire.

La maison de la mère Lancien est bien à l'écart du village et nichée dans un bouquet de sapins dont les hautes branches s'étalent sur le toit comme une seconde couverture. La neige est battue dans le sentier qui y mène, et je pense qu'en été l'herbe n'y pousse guère. Quoi qu'il en soit, j'avais la tête de la procession ce matin-là, et ma solitude me promettait une longue conférence...

Tout en frappant à la porte du bout du doigt, je risque un œil contre le carreau de la fenêtre voisine... La prophétesse est là, assise à côté de l'âtre. Sur le foyer, cinq ou six tisons qui fument, et au-dessus une grosse marmite dont la bonne femme soulève délicatement le couvercle et hume le parfum... Hon ! ça sent la chair fraîche, il me semble !... Entre les deux épaules il me passe un petit froid, et sans refrapper je m'écarte un peu... Mais, bah ! est-ce que les sorcières ne savent pas tout ? A travers le mur, celle-ci me devine, elle se lève, ouvre sa porte, me regarde un instant, tapie contre la muraille et penaude comme un petit ramoneur qui crie famine, et sans s'étonner

d'avantage que si je venais chez elle pour la vingtième fois :

—Mam'selle Colette ?... Entrez donc et chauffez-vous un peu, car le vent vous mord ce matin !...

Puis elle m'installe dans un fauteuil de paille, et pendant que Un se couche à mes pieds en étendant voluptueusement ses pattes sur les pierres brûlantes, elle reprend sa place en face de moi. Au premier moment, je dois le dire, j'ai perdu contenance entièrement. J'avais jeté mon manteau sur mon dossier, et les flocons qui se fondaient à la chaleur tombaient un à un en gouttes froides dans mon cou, sans que j'eusse même l'idée de me reculer.

Elle, pendant ce temps, avivait le feu, écartait les cendres, tout cela sans rien dire ; puis au moment où, n'y tenant plus, faute de mieux, j'allais lancer quelque sottise :

—Les aimez-vous toutes chaudes ? me demanda-t-elle tranquillement en découvrant de nouveau sa grande marmite et en sortant des pommes de terre cuites à point.

Par les craquelures de la peau, la chair farineuse, presque argentée tant elle est blanche, sort en bourrelets, et la fumée rose qui monte emplît toute la chambre de son parfum.

En même temps ma langue se délie, et par phrases coupées, en m'interrompant à chaque instant pour souffler dans mes doigts ou pour changer ma pomme de terre de main, je raconte mes peines et je demande mon conseil.

La mère Lancien m'écoute jusqu'au bout sans un geste, les bras croisés par-dessus sa tête et avec un sourire qui se fait bon de plus en plus ; puis, quand j'ai fini :

—Ma belle enfant, me dit-elle doucement, votre cas n'est pas grave, et je n'en sais point d'ailleurs qui soit incurable à vingt ans ; mais j'ai peur que les bonnes gens d'ici ne vous aient mal renseignée sur ce que je sais faire, et que vous ne me croyez une puissance que je n'ai pas. Mes remèdes sont bien simples, et vous en trouveriez tout autant et peut-être de meilleurs que moi si vous cherchiez. Durant les froids que voici, par exemple, je tiens en chambre et dans leur lit les fiévreux, les touseurs, tous ceux qui n'ont rien à gagner au dehors, et, en même temps, je renvoie à l'air les hommes sanguins, ceux qui s'endorment au coin du feu et dans l'épaisseur de leur pipe. Comme tous les deux s'en trouvent bien et que personne n'y avait songé jusque là, on erie au miracle de la mère Lancien, et c'est de tout ainsi... Entre nous deux, nous pouvons dire que la malice n'est pas grande, n'est-ce pas ? Vous voilà bien fâchée, et vous pensez tout bas que, si vous aviez su tout cela, vous n'auriez pas fait un si long chemin pour chercher une vieille femme aussi peu avisée ! Peut-être allons-nous pourtant trouver ce qu'il vous faut. Si le temps des fées et des enchanteurs est passé, il nous reste encore cependant de bons génies, tout prêts à nous tirer de peine, et c'est à ceux-là que je vous adresse. Que Dieu me garde d'en parler légèrement et de les comparer à d'autres qu'on a pu imaginer autrefois ! Mais dans cette affaire où nul ne peut vous aider sur terre, que faites-vous des saints du paradis, ma jeune demoiselle ?

—Des saints du paradis !... J'avoue que j'étais abasourdie et que la mère Lancien tirait de sa huche à pain, pour me le présenter, un jeune et beau cavalier avec une moustache en crocs et un chapeau à plumes dans la main, m'eût à peine étonnée plus ! Cependant, comme elle attendait toujours :

—Mais rien du tout ! répondis-je.

—Voilà, reprit-elle alors ; c'est ce que je pensais !

Et elle se mit à m'expliquer si clairement comment on obtient, en priant bien, tout ce qu'on désire ; comment il faut s'y prendre ; à qui on demande telle grâce et à qui telle autre, qu'il semblait en vérité qu'elle eût vécu dans la familiarité de ces grands saints dont elle parlait, et qu'elle pût répondre de leurs sentiments à tous.

—Quand vous étiez enfant, me disait-elle, à qui demandiez-vous de vous donner les fruits placés trop haut pour vos petites mains sur les branches d'arbres ?... A de plus grands que vous, n'est ce pas ? A force de grandir, vous voici maintenant à la taille de tous les autres pour les choses de la terre ; mais pour ce qui vous dépasse encore, faites comme autrefois, montez plus haut, car toujours il y aura quelque chose que vous ne pourrez pas atteindre !

Elle parlait si simplement, mais si grandement, — si ce mot-là s'emploie, — que, sans médire de notre curé, jamais un de ses sermons ne valut celui-là, et sa foi était si vraie et si communicative que mon cœur battait en l'écoutant, et qu'il me semblait que dans les nuages, à travers les petits carreaux des fenêtres, je voyais tous les habitants du paradis les mains entr'ouvertes, me souriant de loin et prêts à laisser tomber sur moi, à ma prière, tous les biens dont ils disposent.

Comment n'avais-je jamais songé à ce recours jusque-là, je ne peux plus le concevoir ! Et quand je sens la place que ma neuvaine tient à présent dans ma vie et dans mon cœur, je suis tentée de pleurer tout le temps perdu !

Mais ce n'est plus la peine maintenant ! Neuf jours sont sitôt passés, et ils paraissent si courts quand on sait que le bonheur vous attend au bout !

C'est à saint Joseph que je dois m'adresser, m'a dit la mère Lancien, et il n'est pas mémoire qu'il ait jamais refusé ce que je lui demande. Seulement les prières doivent être ferventes, la neuvaine bien suivie et la foi complète !

Complète ! Mais je l'ai comme si le saint lui-même m'avait engagé sa parole, et je ne prolongerais pas pour un empire ma neuvaine une demi-heure au delà du jour prescrit ! Moïse a payé trop chèrement l'irréflexion de son second coup de baguette sur le rocher d'Horeb. Je m'en tiendrai à un ! Seulement, je le frapperai en conscience et je trouverai des paroles si convaincantes que peut-être la source n'attendra même pas le neuvième jour pour jaillir.

Oh ! cette mère Lancien, je l'adore ! Et, si elle le veut, dans le carrosse qui m'emmènera, je lui ferai sa place !

11 mars.

L'autel que j'ai fait à mon saint est superbe, et tout un coin de ma chambre en est transformé.

Ce qui m'a donné le plus de peine, par exemple, ça été de trouver une statue de lui, et j'allais de désespoir prendre un Saint-Jean-Baptiste, en le suppliant de me permettre de l'invoquer sous le nom de saint Joseph, quand j'ai découvert dans la chapelle, au fond d'un recoin, ce que je voulais.

La statue est petite, mais toute en argent, et la mignonne branche de lis qu'elle tient dans sa main a la grâce des fleurs naturelles.

En la mettant sur plusieurs supports, elle est arrivée à dépasser les candélabres, et très haute comme elle l'est maintenant, elle semble diminuée par l'éloignement et déjà à demi perdue dans le ciel.

Devant, j'ai mis ce houx à baies rouges qui pousse sous la neige dans le parc, et tous mes prie-Dieu que je ne veux plus employer pour aucun usage profane.

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagauchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

17,009 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 26 Mai. Après-Midi et Soirée.

LA JOLIE COMÉDIE

INTITULÉE :

The Broom Maker & Carlsbad

Excellente compagnie, nouvelles chansons, dances, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Une excellente compagnie de variétés.

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

MAISON DE SANTÉ

A proximité de la ville. Localité très salubre.

Pour informations, adressez :

Dr. E. LALONDE, 196 Rue Saint-Maurice

MONTREAL

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,

PAMPHLETS, AFFICHES,

CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,

FANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES

ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York,